

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le plaisir des
ivres



Montréal, samedi 6 octobre 1990

ALICE PARIZEAU Du militantisme à l'écriture

Jean Basile

ALICE PARIZEAU vient de mourir. Je ne peux pas, en si peu de temps, rendre justice à une oeuvre de cette importance. Il s'agit d'une bonne douzaine de livres qui sont parus sur presque trois décennies et dont certains sont considérables. Du moins, je peux en faire un bilan provisoire.

Pour moi, Alice Parizeau a véritablement commencé son oeuvre avec *Les Militants* en 1974 bien qu'elle était déjà connue pour des récits de voyages et trois romans. On parla beaucoup de ce roman. Ça ne m'impressionna pas du tout. Il faut dire que *Les Militants* était dans la meilleure moralité péquiste de l'époque. C'est l'histoire d'une bonne militante du Québec qui s'affronte à un vilain arriviste d'Ottawa. Le style en est plat. Le sujet manque de hauteur. Ma gêne était d'autant plus grande qu'Alice Parizeau, comme chacun le savait, était la femme de Jacques Parizeau, une vedette du Parti libéral qui était devenu un oracle péquiste. Elle n'était pas la seule artiste à se compromettre dans ce genre d'affaire mi-artistique mi-politique. J'eus souhaité un peu plus de nuances et de discrétion dans la propagande.

À le relire, je n'ai pas changé d'avis sur ce roman. Sauf que maintenant, je vois bien que ce livre était nécessaire à l'évolution littéraire d'Alice Parizeau, comme l'étaient ses récits de voyages en Pologne. C'est qu'elle se demandait, en les écrivant, comment harmoniser toutes les contradictions de sa personnalité riche et complexe, dans un ensemble cohérent. En bref, comment faire d'une vie des romans.

Au fond, on s'aperçoit que les grands thèmes qui ont nourri les livres d'Alice Parizeau n'ont jamais changé. Ils se sont épanouis et raffinés. Ce sont, d'abord, la liberté et la justice sociale comme concepts et le besoin qu'ont les êtres humains de se dépasser et de s'aimer. Puis, il y a l'enfance malheureuse à laquelle Alice Parizeau n'a jamais cessé de s'intéresser. Les décors principaux de ses livres reflètent exactement ce qu'elle a connu. Il y a la Pologne où elle est née à un des pires moments de son histoire, la France où Alice

Parizeau a été élevée et à qui elle a gardé toute son affection, et le Québec, enfin, auquel elle a voué un amour inconditionnel et actif.

Alice Parizeau était une nationaliste québécoise. Elle n'en était pas moins une patriote polonaise dans la grande tradition des intellectuels de ce pays tourmenté. Ces deux patriotismes se sont nourris l'un de l'autre. Personne ne s'étonna qu'Alice Parizeau ait été bouleversée par Solidarité qui devint, pour quelques années, le point de mire de tous ceux qui souhaitaient que la Pologne, annexée par Staline, retrouvât sa liberté et son identité culturelle. L'avènement extraordinaire et le succès de Solidarité ont été comme une illumination dans l'âme d'Alice Parizeau. Elle sut qu'il était temps de régler son compte avec le passé et quand le passé a son compte, le présent (qui est un printemps) peut s'épanouir. C'est la métaphore du lilas qui refleurit. Je crois qu'elle trouvait aussi une analogie politique entre l'avènement de la liberté en Pologne par le miracle accompli par Solidarité, et la démarche du Québec vers une indépendance à faire sous la bannière du PQ.

On retrouve justement tout ce qui a marqué et bouleversé Alice Parizeau dans ses célèbres et magnifiques romans polonais : *Les Lilas fleurissent à Varsovie* et *La charge des sangliers* qui sont, au fond, l'histoire de la Pologne asservie par les Soviétiques, de 1945 à 1982. Puis sont venus, dans la même veine, *Is se sont connus à Lwow*, *L'amour de Jeanne* et *Nata et le professeur*. Ce dernier livre, le plus romantique d'Alice Parizeau, porte en filigrane comme une prémonition de la maladie qui allait l'emporter.

On voit tout ce qui a été réglé et assimilé par Alice Parizeau dans *Côte-des-Neiges* — antérieur à *Is se sont connus à Lwow* — quand on le compare aux *Militants*. Là, l'indépendance du Québec n'est plus une question de principe où s'affrontent les bons et les méchants. Un peuple, malgré les à-coups, marche dans le sens de son histoire. Dans ce roman, selon Alice Parizeau, le Québec doit remonter, justement, une côte des neiges symbolique, pour accomplir son destin. Ici, l'auteur prend ses personnages au moment tragique où elle est née à un des pires moments de son histoire, la France où Alice



PHOTO JACQUES GRENIER

Alice Parizeau : comment faire d'une vie des romans.

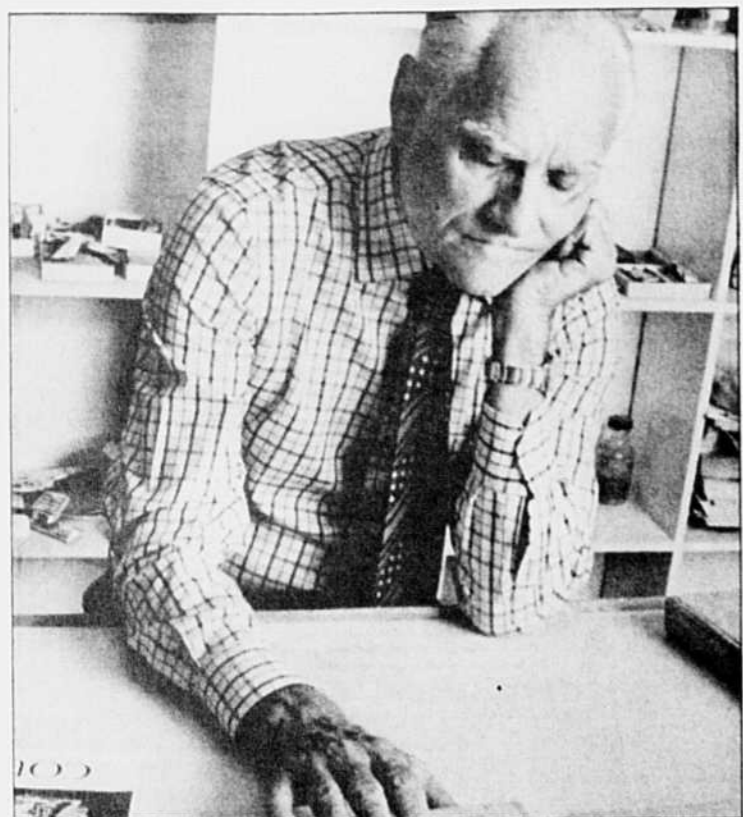
dans la précarité moderne. C'est là, dans cette misère, surtout en ville mais dans les campagnes aussi qui servent — disons-le — d'exutoire au grondement urbain de la misère, que les héros d'Alice Parizeau s'affrontent, l'un riche et l'autre pauvre. Puis, voici la guerre et la conscription. Les Canadiens français traversent l'Atlantique tandis que, financée par les services spéciaux de Staline, l'Internationale communiste accentue son action au Canada. Il y a dans ce livre mille portraits et mille choses qui sont vécues et racontées avec intelligence et fougue. On a beaucoup parlé, en littérature, de l'épopée

québécoise. Tout le monde s'y est mis. Ce livre en fait partie.

Quand on me demande lequel des livres d'Alice Parizeau je préfère, j'hésite toujours entre *Is se sont connus à Lwow* (qui est l'histoire de la diaspora polonaise) et *Côte-des-Neiges*. Alors, lisons-les deux.

Blizzard sur le Québec marque un retour au sujet québécois. Alice Parizeau y raconte l'aventure des « hydroquébécois » selon un slogan de l'époque. Ce roman, qui a eu beaucoup de succès, ne me plaît qu'à moitié car l'hydroélectricité ne me passionne pas, non plus que les

Voir page D-5 : Parizeau



ALBERTO MORAVIA Une oeuvre marquante du 20e siècle

Sergio Maria Gilardino

ALBERTO MORAVIA, né à Rome le 28 novembre 1907 et mort dans cette même ville le 25 septembre dernier, appartenait à cette extraordinaire génération d'écrivains italiens nés au tout début du siècle et qui ont vécu le désarroi du premier conflit mondial, puis la montée au pouvoir du fascisme, ensuite les bouleversements profonds de la Deuxième Guerre mondiale et enfin la saison pétillante et contradictoire du néo-réalisme.

Il est né quelques mois avant Elio Vittorini et Cesare Pavese, les deux autres protagonistes majeurs de l'odyssée littéraire italienne, celle qui devait porter le néo-réalisme italien sur la scène internationale.

Quand on parle de Moravia, on parle bien trop souvent de son tout premier roman, *Gli indifferenti* (*Les Indifférents*). N'ayant pu terminer ses études secondaires à cause de la tuberculose qui l'avait presque tué, Alberto dut se faire admettre à la clinique *Codivilla* à Cortina d'Ampezzo et garder son lit la plupart du temps. Au début de l'année suivante, en 1925, il regagne tant bien que mal sa santé et commence à rédiger son premier roman. Il a 18 ans. Il n'a pas eu le temps de se faire une culture et, pendant ses longues journées de maladie, il a lu avidement *Crime et châtiment* et *L'idiot* de Dostoïevski, ainsi qu'*Une saison en enfer* de Rimbaud. Son roman ne paraîtra qu'en 1929 chez l'éditeur Alpes di Milan. Tous les thèmes de l'univers romanesque de Moravia, tout comme les caractéristiques saillantes de son style (ambiances théâtrales, peu de personnages, dialogues très serrés, langage « parlé », etc.), y sont déjà présents. L'étalage impitoyable de la corruption de la classe bourgeoise romaine fâche le régime fasciste et lance Moravia d'emblée dans le *select club* des intellectuels anti-fascistes et novateurs de la technique romanesque.

Il a écrit 51 ou 52 livres au cours de sa longue carrière, mais aucun d'eux (sauf, bien entendu, ceux qui renferment ses articles pour les journaux et ses mémoi-

res de voyage) ne s'éloigne guère désormais de ce canevas obsédant, de ce style tranchant et même saccadé, de ce besoin maudit de remettre sur la scène le personnage de la mère, pour le désacraliser sans pitié, sans relâche.

C'est le cas de *Agostino*, le livre qui a marqué son retour définitif sur la scène littéraire. On y retrouve le conflit dur et écorchant de ce personnage adolescent avec sa mère, qu'il découvre « comme femme, comme pute, comme désir et répulsion charnelle. Les jeux sont faits. Là où l'intrigue semble s'agrandir et s'évader des cloisons étanches de ses « intérieurs » de théâtre comme dans les romans *La romana* (*La belle Romaine*, publiée en 1947), *Il conformista* (*Le conformiste*, publié en 1951), *La ciociara* (publié en 1957), la présence obsédante de la mère n'est que momentanément transposée sur des personnages féminins bien trop transparents : prostituées, lesbiennes, violées, variantes éternelles d'un conflit interne qui ne s'apaisera jamais. D'ailleurs, Moravia lui-même l'a proclamé au cours d'une conférence télévisée (*Un homme, une ville*), qu'il était inadmissible qu'on puisse qualifier d'anormal l'inceste. Et, au cours de l'entrevue à *L'Espresso*, il l'a très bien dit : le drame des personnages du 19e siècle était leur conflit avec la société, le drame de ceux du 20e est le conflit avec soi-même. C'est son cas à lui aussi. Umberto Saba, une des voix les plus belles et les plus harmonieuses de la poésie italienne de la même époque, ne s'est pas fait pousser dans le désarroi par les romans de Moravia, qui de plus en plus remportaient des succès retentissants, multipliés par les scandales, les interdictions et les tabous sexuels attisés. « Moravia, écrit-il, n'est qu'un gamin qui un beau jour, par hasard, a collé son oeil au trou de la serrure et a vu son père faire l'amour à sa mère. Il a évidemment cru qu'ils étaient en train de se faire du mal. Eh bien, si jamais cela nous est arrivé, nous l'avons bien vite oublié. Lui, au contraire, y est resté figé pour de bon. »

Voir page D-5 : Moravia

ROBERT BAILLIE Le feu sous toutes ses formes

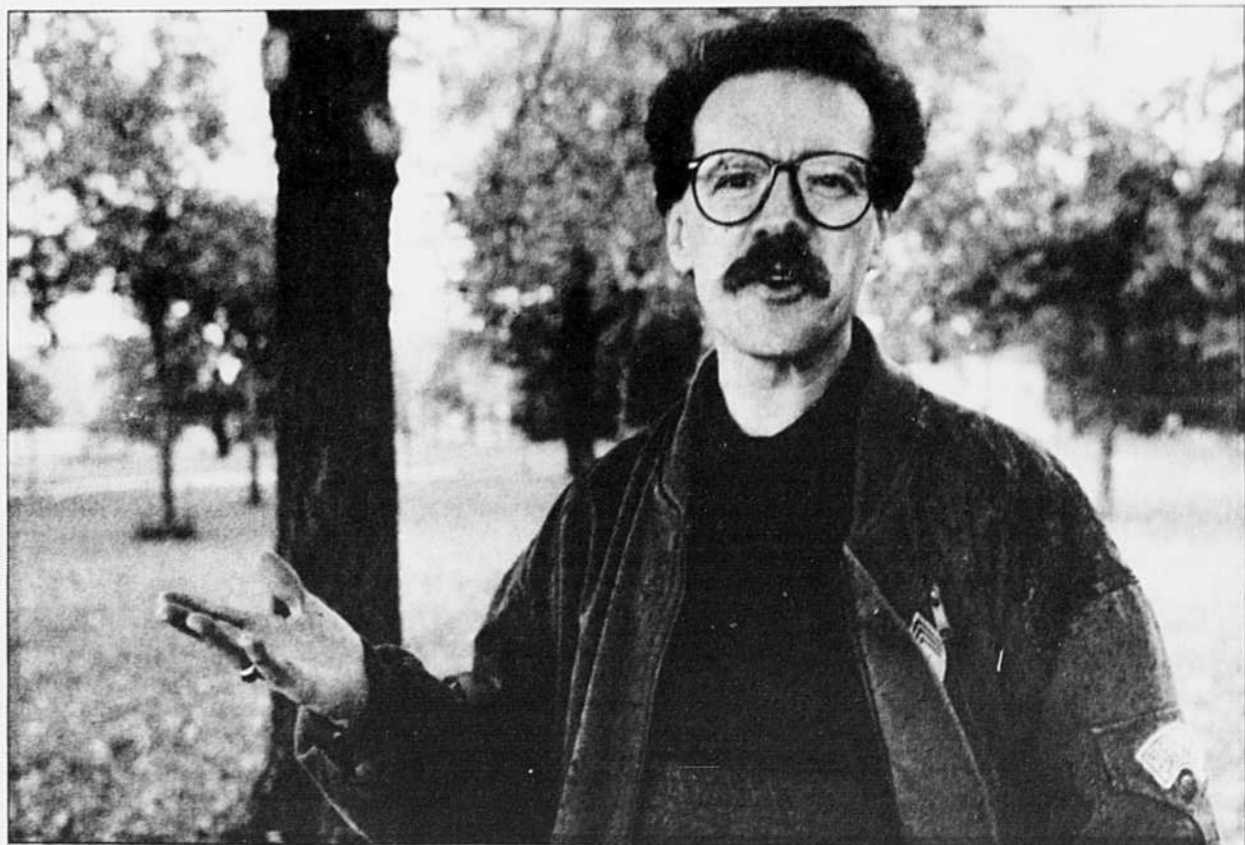


PHOTO JACQUES GRENIER

Robert Baillie signe son cinquième roman, *La Nuit de la Saint-Basile*.

Jean Royer

« **S**I JE N'ÉCRIVAIS PAS, il n'arriverait jamais rien », confie dans son *Journal* Monsieur Gilles, le narrateur de *La Nuit de la Saint-Basile*, le cinquième roman de Robert Baillie (*L'Hexagone*).

En écho à son personnage, le romancier me répond : « L'écriture, c'est toute ma vie, maintenant. Je n'ai plus le choix, il peut y avoir un passage vers autre chose, mais comment pourrais-je vivre sans la littérature ? Le roman m'aura permis justement de faire comme Monsieur Gilles : de me dépouiller d'un certain superflu, même d'une certaine luxuriance de l'écriture, d'un baroque qui me vient d'Aquin et de Ducharme, pour arriver peut-être à quelque chose d'épuré. »

Baillie est né à la littérature avec *La Couvade* (1980), qui est une façon de respirer avec les autres. Dans *Des Filles de beauté* (1982), il partait à la recherche d'une « Mère littéraire ». Laure Conan. Suivront trois romans portés par la force des éléments : *Les Voyants* (1986) pour s'approprier le ventre de la terre ; *Soir de danse à Varennes* (1988), où l'eau du fleuve charrie les alluvions

Voir page D-4 : Baillie

Luc Mercure
Entre l'aleph et l'oméga
ou L'édifiante odyssée d'un Juif errant
Récit



162 p. — 16,95 \$

LUC MERCURE
ENTRE L'ALEPH ET L'OMEGA

Luc Mercure signe une vie romancée de l'apôtre Jean, d'une grande richesse symbolique sur les paradoxes du christianisme naissant qui, deux millénaires plus tard, ont encore leurs racines dans l'imaginaire québécois

RÉCIT

l'Hexagone
lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

JEAN DÉSÉ
LA SAGA DE FREYDIS KARLSEVNI

Puissant roman d'aventures d'un réalisme magique, cette saga, à qui la valeureuse Freydis Karlsevni, capitaine de l'équipage Viking donne son nom, nous entraîne à l'assaut des rives du Labrador.

108 p. — 15,95 \$

Jean Désé
La saga de Freydis Karlsevni
Roman



l'Hexagone

ROMAN

L le plaisir des
livres

LA VIE LITTÉRAIRE



Bernard Rapp

Guy Ferland

Le magazine Caractères succède à Apostrophes

PUISQUE c'est la seule émission de télévision consacrée exclusivement à la littérature, soulignons la première diffusion du magazine *Caractères*, animé par Bernard Rapp, dimanche soir à 20 h, au réseau TV5. Évidemment, il n'est pas question pour l'animateur d'imiter le déjà légendaire Bernard Pivot, qui contrôlait en maître les discussions du plateau d'*Apostrophes*. Pour commencer l'année en beauté, Bernard Rapp reçoit de jeunes écrivains qui en sont à leur premier roman. Les invités sont : Philippe Blasband, *De cendres et de fumées* (Gallimard); Kits Hilaire, *Berlin, dernière* (Flammarion); Jean Rouaud, *Les chants d'honneur* (Éd. de Minuit); Amitav Ghosh, *Les feux du Bengale* (Seuil); Émile Papiernik présente le livre *Naître* (Hachette) de Lennart Nilsson.

Les ondes littéraires

À L'ÉMISSION *Double Expresso*, le samedi à 14 h 04, à la radio AM de Radio-Canada, Christiane Charette et Minou Petrowski proposent des entrevues, des critiques, des commentaires et des nouvelles dans les domaines de la littérature et du cinéma.

Festival international de poésie

MARIE-CLAIRE Girard anime une émission spéciale de trois heures, en direct du Centre culturel de Trois-Rivières, dans le cadre du 6^e Festival international de la poésie, au réseau FM de Radio-Canada, ce soir de 20 h à 23 h. Une trentaine de poètes se relayeront pendant cette Grande soirée de la poésie. Le Festival se termine demain.

Littératures actuelles

AU MENU de *Littératures actuelles*, demain au réseau FM de Radio-Canada à 14 h 30, Jacques Brault propose un portrait de Jean Giono, Stéphane Lépine présente l'Orient dans diverses revues, Jean-François Chassay et Réjane Bougé analysent le roman-essai (Mandoza, Barnes et

West). Dans la deuxième partie du programme, Jean Larose s'entretient avec Gaston Miron.

Gaston Miron honoré

L'ACADÉMIE canadienne-française a annoncé qu'elle décernerait sa médaille pour l'année 1990 au poète Gaston Miron. L'institution reconnaît ainsi « son action incessante et toujours désintéressée en faveur de la littérature québécoise, son nationalisme ardent ainsi que son oeuvre majeure et exemplaire de poète. » La médaille sera remise à Gaston Miron à l'issue du Colloque des écrivains, le samedi 3 novembre, à l'auberge du Mont-Gabriel.

Des livres-cassettes pour les aveugles

LA MAGNÉTHOËQUE a présenté sa production d'automne de livres populaires enregistrés sur cassettes pour rendre les oeuvres imprimées accessibles aux aveugles. Voici quelques-uns des titres proposés : *Élie, Élie et De quoi l'ennuies-tu Evelyne ?*, de Gabriel Roy, lus par Madeleine Poulin (Éditions Boréal); *Guy Lafleur, l'ombre et la lumière*, de Georges Hébert Germain, lu par Carl Béchar (coédition Art Global et Libre Expression); *L'ange exterminé*, de Gérard Godin, lu par Robert Lavoie (L'Hexagone); *Le gamin*, de Claude Jasmin, lu par Robert Lavoie (L'Hexagone); *Les dimanches sont mortels*, de Francine D'Amour, lu par Catherine Bégin (Guérin). La Magnétothèque enregistre en moyenne 400 nouveaux livres par année, ce qui représente quelque 13 200 heures d'enregistrement assurées par les bénévoles. Pour tous renseignements, contactez José Malo au : (514) 524-6831 ou 1-800-361-0635.

Place aux poètes

C'EST le début de la saison pour la Place aux poètes. Ces soirées de lectures de poésie se dérouleront au bar le Plaisir (4467 A, rue Saint-Denis), tous les mercredis à 21 h. Pour la première célébration, c'est la poète animante Janou Saint-Denis qui prend la vedette en lisant des extraits de *La roue du feu secret* (Leméac), *Hold-up mental* (Guérin) et *Mémoire innée* (Écrits des Forges) sur une musique de Evan Green.

Robert LÉVESQUE
Le
▲ Bloc-notes

PARIS — Cette année-là, 1935, « du réarmement de l'Allemagne on se moquait comme de sa première chemise ». Frédéric Vitoux écrit cela aujourd'hui dans la première page d'un roman de grande subtilité qui tient le pari de cerner, à travers quatre personnages secondaires, le pouls d'une Ile, l'Ile Saint-Louis, d'un temps, l'entre-deux guerres, d'une époque où Ray Ventura était encore plus connu qu'Hitler, et particulièrement de cette année-là qu'il dit « bénie » parce que ni d'avant ni d'après guerre, tout simplement une année heureuse...

En existe-t-il ? De ces années ici et là dans le siècle, « volées » un temps au drame comme des baisers de Trenet ? Des années de bonheur entrées par contrebande dans l'histoire ?

Dans *Sérénissime*, un des romans discrets les plus accomplis de la rentrée 90, Frédéric Vitoux en dessine une de mai 1935 à mai 1936, du triomphe de *Topaze* aux Variétés au triomphe du Front populaire, de la première traction avant de Citroën aux premiers congés payés. Vitoux esquisse à fins traits un monde qui n'a ni peur ni rêve.

Mais sans le savoir ce monde-là est sur le point de basculer, Mussolini va envahir l'Éthiopie, on vote en douce des lois raciales à Nuremberg, Louis-Ferdinand Céline écrit *Mort à crédit*, Lorca vit ses dernières années avant la fusillade, et, après avoir digéré ses rillettes et sa blanquette la France, du moins le petit peuple de l'Ile Saint-Louis, va dormir sur ses deux oreilles...

Le roman (en est-ce un ?) de Vitoux est d'une délicatesse inouïe, d'une intelligence aiguë, d'une observation totale. Son pari de peindre une année « heureuse » dans un monde dont les secousses du changement étaient trop profondes et sourdes pour ébranler les certitudes relève d'une grande architecture journalistique littéraire.

Sur les deux oreilles



Tout est vrai, ou vérifiable, dans *Sérénissime* où l'expérience est amusante de la lire *in situ*, sous les paulownias du square Barye, dans la rue Poulletier, le long des quais, et d'aller presque cogner aux portes des quatre personnages, cet imprimeur du 9 quai d'Anjou, cette libraire du 20 rue des Deux Ponts, ce vieux célibataire aisé du 23 quai de Bourbon ou ce jeune étudiant de l'École du Louvre du 22 quai de Béthune.

Ont-ils vécu ? Ont-ils été ainsi amoureux de leur Ile et mélancoliques dans leur état ? Vitoux, qui a pris le réel jusqu'au « long couloir où l'on accédait par deux marches de pierre », jusqu'au « grand tilleul de l'hôtel Lambert », et

qui l'a recouvert d'une couche d'existence avec ce que l'on sait de 1935, sans tomber dans la tricherie historique ni les justifications d'attitudes a posteriori, a tout simplement donné vie à une année banale, une année, comme ses personnages, de second plan.

La magie naît. Le passé de l'Ile Saint-Louis revit. Les quatre rêveurs, qui s'amusaient à lancer l'idée d'une indépendance de l'Ile, qui publieront un journal le temps de quatre numéros, qui mèneront dans l'humour qui se sous-estime des projets fous de requête à la Société des Nations, d'installation de la République sérénissime de l'Ile Saint-Louis, n'en auront été que des habitants humbles, piétons insulaires, qui n'auraient jamais osé frapper aux portes des plus célèbres, comme Léon Blum du 25 quai de Bourbon, Helena Rubinstein qui fait construire un hôtelmeuble de Béthune, la princesse Bibesco qui pleure depuis 13 ans la mort de Proust au 45 quai de Bourbon.

Village sans poste, sans banque, l'Ile Saint-Louis en 1935 allait voir passer sur son flanc, pont de Sully, marchant vers Bastille, les manifestants de 1935 qui criaient « Blum au pouvoir ! » ; et surtout, plongée plus tard dans la tourmente comme le continent, l'Ile de la Cité, Paris, la France et toute l'Europe, l'Ile Saint-Louis aura son fer au coeur lorsque 40 enfants juifs de la rue des Deux Ponts seront déportés vers Drancy, puis Auschwitz.

Mais en 1935, dans l'Ile, on ne s'inquiète pas encore, on est toujours dans la société de Balzac qui y avait dépeint les débuts dans le commerce de César Birotteau. Du réarmement de l'Allemagne on se moquait comme de sa première chemise...

On ne savait pas encore qu'on allait manquer de chemises. Aujourd'hui, en 1990, 55 ans plus tard, sommes-nous dans un après ou un avant guerre ? L'année est-elle volée au drame ? Notre tranquillité est-elle entrée par contrebande ? Le Koweït de Saddam Hussein est-il l'Éthiopie de Mussolini ? Se soucie-t-on de la nouvelle Allemagne ? Dort-on sur nos deux oreilles ?

★ Sérénissime, Frédéric Vitoux, Seuil, 1990.

LA REVUE DES REVUES

Vive les « parasites essentiels » !

LETTRES QUÉBÉCOISES
Revue de l'actualité littéraire,
Numéro 59, automne 1990.

SPIRALE
Arts, lettres, spectacles
et sciences humaines,
« Centième numéro,
Le Québec en prospective »,
Octobre 1990.

MOEBIUS
Écritures/Littérature,
« Le désert »,
Numéro 45, été 1990.
LURELU
Littérature québécoise
pour la jeunesse,
Vol. 13, no 2,
Automne 1990.

Jean Royer

LES REVUES composent un laboratoire des idées et des formes, une véritable mine à explorer pour mieux saisir l'évolution de la vie créatrice, celle qui n'a rien à voir avec la vie de consommation. On y retrouve le produit culturel à l'état brut. On y retrouve aussi le profit net de la critique.

Le magazine *Lettres Québécoises* poursuit le travail admirable d'André Thériot sous la direction d'André Vanasse, qui vient d'acquiescer cette publication avec Gaëtan Lévesque de XYZ. On en a « modernisé » la mise en pages et renouvelé en partie l'équipe de rédaction.

Pour lancer son numéro d'automne, *Lettres Québécoises* cherche à provoquer une polémique autour de la personne et du récent livre de Mme Denise Bombardier. Mais on voit mal comment faire lever la discussion à partir de l'ambiguïté où André Vanasse l'a placée.

En couverture du numéro, une photo sépia de l'auteur accompagnée d'un extrait de son entrevue à *Lettres Québécoises* : « Nos critiques littéraires ? Des images de pères impuissants ! »

Dans une critique voisine de l'interview avec Mme Bombardier, Jacques Pelletier parle du roman *Un tremblement de coeur* comme d'un événement d'abord médiatique et re-proche aux éditions du Seuil et à l'auteur une mise en marché démagogique (on se souvient de l'esclandre de Mme Bombardier à l'émission *Apostrophes*, le printemps dernier) pour imposer un livre de moindre qualité littéraire.

Bon. Mais que fait aujourd'hui *Lettres Québécoises* en donnant sa couverture à l'auteur d'un livre que son critique juge médiocre ? La démagogie n'est pas moins défendable parce qu'elle se situe du côté des censeurs. En fait, on se demande pourquoi *Lettres Québécoises* joue en page couverture une figure médiatique plutôt qu'une figure véritablement littéraire, comme le faisait d'ailleurs Adrien Thériot.

Quant à Mme Bombardier, qui qualifie nos critiques de « pères impuissants », elle ne fait qu'ajouter une connotation féministe à la plus vieille accusation contre la critique, que des écrivains ont souvent traitée



d'« eunuque ».

Par ailleurs, quand notre romancière affirme dans son interview que « la vraie critique, c'est celle qui vient directement de là-bas », elle exprime un mépris envers ses collègues journalistes d'ici. Bien sûr, l'accusation est grossière et ressemble plus à un règlement de comptes qu'à une sérieuse remise en question du travail de « nos » critiques. Mais la critique de « là-bas » est celle qui, au magazine *Le Point*, encense le livre de Mme Bombardier, qui collabore à ce magazine comme journaliste et y trouve de ses amis à la droite de la société française ?

La critique québécoise n'est pas une « vraie » critique, dit la romancière ? J'aurais préféré qu'elle fit allusion à ce que me disait le romancier et critique Wilfrid Lemoine, en prenant sa retraite comme journaliste en 1986, pour définir avec un humour certain le rôle des critiques : « Nous sommes des parasites essentiels ! »

J'ajouterais, pour paraphraser en souriant un ancien journaliste catholique : Que Mme Bombardier se le tiennne pour dit !

Dans l'ensemble, ce numéro de *Lettres Québécoises* est certes d'une qualité améliorée. D'abondantes révisions et critiques dans plusieurs domaines nous donnent un véritable panorama de la production québécoise, contrairement à ce qui se passe du côté des médias électro-

ques (entendez radio AM et télévision).

Le magazine *Spirale* fête son centième numéro par une sorte de prospective de la vie culturelle et littéraire au Québec. On y lit des textes passionnants. Le magazine tient une place unique dans notre paysage culturel, construisant les ponts entre le Québec et le monde, entre les sciences humaines et la littérature, entre la réflexion et la création, et tenant compte des courants d'idées qui circulent du côté des philosophes, des esthétiques et des idéologies.

Une rumeur veut depuis longtemps que la rédaction de *Spirale* délaissât le livre québécois pour s'intéresser un peu trop à la production « étrangère ». L'index des cent numéros publiés depuis sa fondation démontre bien le contraire. Il me semble important de le souligner. Si l'on regarde le nombre de sujets québécois traités dans la rubrique littérature, comparativement aux sujets étrangers, les livres québécois l'emportent par une certaine de titres. Si l'on fait le compte des sujets traités dans diverses autres rubriques (dossiers, entretiens, essais), on voit que les équipes de *Spirale* ont traité à peu près également de livres et d'auteurs québécois que de sujets étrangers. Dans le domaine des essais, *Spirale* a parlé de 200 titres québécois et d'environ 300 titres publiés ailleurs.

Ce bilan comptable vient renforcer l'idée que la présence de *Spirale* est essentielle à l'ouverture du Québec au monde des idées.

Signalons enfin deux autres publications du côté de la littérature. *Moebius* a réuni, sous la direction d'Hélène Rioux, un excellent numéro sur le thème du désert. Quant à *Lurelu*, revue consacrée exclusivement à la littérature québécoise pour la jeunesse, elle propose un dossier bien documenté intitulé « Drogue et roman jeunesse ». On y trouve aussi une entrevue avec Mme May Cutler, éditrice de Toundra, ainsi qu'une rencontre avec l'illustratrice Claude Castilloux. De plus, un article de Jasmine Dubé sur le théâtre de jeunesse, ainsi que de nombreuses révisions complètent ce riche sommaire de *Lurelu* pour l'automne.

ÉCRITS DES FORGES
POÉSIE

903, ST-THOMAS C.P. 335, TROIS-RIVIÈRES (QUÉBEC) G9A 5G4

NOUVEAUTÉS

ALARIE DONALD et POZIER BERNARD	Au cru du vent (coédition Musée d'art de Joliette)	6,00 \$
ALARIE DONALD	La terre comme un dessin inachevé	6,00 \$
ALBERT MICHEL	Une photo à côté du banc de neige	6,00 \$
BLOUIN LOUISE	Des mots pour rêver (Anthologie) (coédition Éditions Pierre Tisseyre)	7,95 \$
BOISSE HÉLÈNE	Je n'écris plus	6,00 \$
BREMOND JACQUES	Guillaume des Ors (coédition Le Dé Bleu)	12,00 \$
CHATILLON PIERRE	Le violon soleil	10,00 \$
CHARRON FRANÇOIS	La beauté des visages... (GRAND PRIX DE POÉSIE FONDATION DES FORGES 1990)	10,00 \$
CHIASSON HERMENEGILDE et FEDERICO GARCIA LORCA	Lèvres urbaines No 19	6,00 \$
CLOUTIER CÉCILE	Lampée	10,00 \$
COLLECTIF	Des Forges # 29	6,00 \$
COLLECTIF	Poésie 89 (coédition Collège de Joliette)	12,00 \$
DAOUST JEAN-PAUL	Les cendres bleues	10,00 \$
DOBZYNSKI CHARLES	Les heures de Moscou (coédition Europe/Poésie)	12,00 \$
FERLINGHETTI LAWRENCE	Amant des gares	12,00 \$
HARVEY PAULINE	Montréal français (Lèvres urbaines No 16)	6,00 \$
JUTEAU MONIQUE	Trop plein d'angles	6,00 \$
JOUFFROY ALAIN	Éros déraciné (coédition Le Castor Astral)	12,00 \$
LANGÉVIN GILBERT	Haut risque	10,00 \$
LÉGER PIERROT	Les chants de la soif	10,00 \$
MURRAY SIMONE G.	À tir d'elles	6,00 \$
PETTUS JEAN-PIERRE	La fête des bannières emplumées	6,00 \$
ROUSSEAU PAUL	Micro-textes (PRIX OCTAVE-CRÉMAZIE 1990)	6,00 \$
SAINT-DENIS JANOU	Mémoire innée	10,00 \$
ST-YVES DENUIS	Tranches de ciel	10,00 \$
TRANSTRÖMER TOMAS	Baltiques et autres poèmes (coédition Le Castor Astral)	12,00 \$
VANIER DENIS	Les stars du rodéo	10,00 \$

LA JEUNE POÉSIE

BEAUCHAMPS LOUISE	Objet (PRIX JOVETTE-BERNIER 1989)	5,00 \$
CORNELLIER LOUIS	Neurones fragmentés	6,00 \$
GUIMOND DANIEL	Ne jamais rien dire	5,00 \$
LEDUC ANDRÉ	Une barque sur la lune	5,00 \$
MONETTE HÉLÈNE	Lettres insolites	6,00 \$

LA POÉSIE CASSETTE

BEAUSOLEIL CLAUDE	Ville concrète (coédition Artalect)	10,00 \$
BROSSARD NICOLE	Amantes (coédition Artalect)	10,00 \$
KURAPPEL ALBERTO	Confidenciel / Urgent	10,00 \$
MIRON GASTON	La marche à l'amour (coédition Artalect)	15,00 \$
PRÉFONTAINE YVES	Le désert maintenant	10,00 \$

LE DEVOIR
Service de Publicité
842-9645

Enfin, une voix féminine qui raconte sur un ton totalement nouveau le grand vertige de la solitude

Lise Tremblay, *L'hiver de pluie*, 114 p., 14,95 \$

Un roman aussi déroutant qu'un écrit anonyme jeté dans la boîte aux lettres de votre imaginaire

XYZ
C.P. 5247
Succursale C
Montréal
(Québec)
H3X 3M4

DISTRIBUTION SOCADIS (514) 331-3300

GÉRALD TOUGAS ET ROBERT BAILLIE

De la Sainte-Luce à la Saint-Basile



Jean
BASILE

Lettres
▲ québécoises

JE voulais parler d'*Écrire de la fiction au Québec* de Noël Audet. Je l'ai lu et je n'en parlerai pas. Sous un ton papillard, ce livre est un ramassis oiseux de tout ce qu'il ne faut pas savoir. Je me fiche du *Matou* et des tirages. La fiction (quel terme !) s'écrit au Québec comme ailleurs. La littérature est pour moi une forme d'art, l'expression d'une personnalité dans un style et pas le résultat de recettes orthopédiques.

Voyons plutôt deux romans. Gérald Tougas, qui est franco-albertain mais qui habite à Montréal, est revenu aux sources de sa jeunesse avec un roman étrange, le second qu'il publie dans sa belle et longue carrière de professeur et d'essayiste : *La Mauvaise foi*. Un bon point, il se moque de lui-même et de ses théories de savant qu'il dénonce comme des errements de jeunesse. Parmi les pays francophones, a-t-il

écrit, seul le Québec possède les attributs de la souveraineté littéraire... Cela prouve, une fois de plus, que la vérité se trouve dans les romans, non dans les essais. De même, il qualifie lui-même son livre de *Madame Bovary des Plaines*. Là, il a tort.

En fait de bovarisme, *La Mauvaise foi* est l'histoire d'une jeune femme, Irène, qui tente de se libérer d'un joug social et familial accablant. Très belle, envoûtante même et d'une sensualité débordante, elle finira noyée (suicide ? meurtre ?) comme une banale héroïne d'Anne Hébert. Nous sommes en Alberta dans les années cinquante. Gérald Tougas, qui connaît la musique rurale des Canadiens français de l'ouest, a de quoi dire et ne s'en prive pas.

L'étrange, c'est que l'histoire des amours d'Irène soit racontée par son propre frère, maintenant un homme vieillissant. Oedipe aidant, il tente de reconstituer la vie sexuelle de sa sœur, dans le train qui le ramène de Montréal à son village natal de Sainte-Luce, tout en contemplant les courbes voluptueuses d'une voyageuse d'ailleurs odieuse.



Mais il y a plus étrange encore. Sous l'apparat d'un roman très construit, à la mode des années cinquante, on découvre que Gérald Tougas est un grand romantique. Il est dans la veine de Tourguéniev, quand il parle des plaines de son enfance. On pense irrésistiblement à Emily

Bronte mélangée de T.H. Lawrence, quand il évoque son héroïne, vibrante de désir pour une brute écossaise, parmi les brumes qui montent et les chevaux qui sentent bon.

A quarante ans, on regarde pour la première fois en arrière. Si on ne le fait pas tout seul, la vie nous y invite par quelque surprise dont elle a le secret. Gilles, le personnage principal de *La Nuit de la Saint-Basile*, le nouveau roman de Robert Baillie, l'apprend à ses dépens. Il est marié, père de famille, professeur, propriétaire et, généralement, BCBG typique des années quatre-vingt. Sa femme meurt dans un incendie qui ruine sa maison et ses livres. Son fils, qui a vingt ans, prend sa part d'héritage et part en France pour finir ses études. Gilles reste seul, dans une maison mobile avec, comme souvenir des temps heureux, sa BMW devant la porte. Comble de malchance, il habite Saint-Basile (d'où le titre) quand je ne sais plus quelle diodyde empoisonnait l'air. On comprend qu'il se sente abandonné et qu'il fasse de l'insomnie. Durant quoi, il tient son journal.

Dans la solitude, on a le temps de voir ce qu'on ne voyait pas. En effet,

Gilles voit un jeune homme qui a été un ami de son fils. C'est le Dragon, beau garçon dont les boucles blondes s'enroulent comme des flammes sur un front bas. Verlainne aurait su quoi en faire. Gilles est désarçonné. Non, il ne s'agit pas d'une aventure sexuelle. C'est la rencontre de l'homme civilisé et du jeune dieu sauvage. Enfin, pas si jeune dieu que ça. Le Dragon est vaguement pyromane, fugueur, voleur, drogué et membre d'une bande de voyous dont le moyen de locomotion est une Trans Am. On voit le genre. Toujours est-il que le narrateur, après de longues nuits d'insomnie — et, pour nous, de nombreuses pages — déliera ce noeud. La scène se joue dans un lieu sombre, plein d'excréments, parmi des chaînes qu'on dessoude enfin.

Robert Baillie est un romancier doué et sérieux quoique relativement indifférent au beau style puisqu'il croit que le mot « dégueulasse » existe et que, pour lui, rutiler veut dire briller. Il aurait pu traiter ce sujet, plutôt court, pour ce qu'il est : une aventure psychologique intime et un peu scabreuse, dans le goût de François Mauriac. On ne sait quel dragon l'a poussé à grossir indéfiniment son sujet en y rajoutant toutes sortes d'inventions rocamboliques, discursives, descriptives et moralisatrices de peu d'intérêt.

Une des plus inconvenantes est la suivante : pour se venger du Dragon, un benêt prétend lui inoculer le virus du sida avec une seringue infectée, si bien que le pauvre jeune homme ne pourra pas jouer les toréadors avec une certaine Carmen parce qu'il ne veut pas l'infecter à son tour. Méri-mée, qui écrivait court, ne se serait pas gêné.

- ★ *Écrire de la fiction au Québec*, Noël Audet, essai, 200 pages, éditions Québec/Amérique, Montréal, 1990.
- ★ *La Mauvaise foi*, Gérald Tougas, roman, 270 pages, éditions Québec/Amérique, Montréal, 1990.
- ★ *La Nuit de la Saint-Basile*, Robert Baillie, roman, 524 pages, éditions de l'Hexagone, Montréal, 1990.

Chantemé, 1er prix du concours XYZ

Voici le texte gagnant du 1er prix du concours XYZ de la nouvelle. Le 2e prix a été remis à Lori Saint-Martin pour sa nouvelle *Pleine lune et abricots* et le 3e prix est allé à Germaine Dionne pour *Le clou*.

Flora Balzano

C'EST difficile de s'endormir attachée. On ne peut pas sucer son pouce, on ne peut pas se gratter, on ne peut pas manger ses crottes de nez, on ne peut pas mettre ses mains entre ses cuisses et se bercer, on ne peut pas se tourner sur le ventre et cacher sa tête dans ses bras. On peut seulement rester là, les yeux ouverts ou fermés sur le noir, à avoir peur de s'endormir et de rêver qu'on est enfin assise sur le bol froid des toilettes, à avoir peur de ne plus jamais réussir à s'endormir et de mourir trop fatiguée. Et puis on finit par s'endormir quand même, sans pouvoir profiter du voyage.

Le matin, je suis toujours la première réveillée. Si je n'ai pas pissé, en attendant que ma mère vienne me détacher, je m'amuse à un jeu que j'ai inventé et qui s'appelle : Dredémolor.

Je dis, mais pas fort, pas pour qu'elle m'entende vraiment, juste pour jouer. « Péchetoimamandé ». On croit que ça n'a aucun sens. Ou « Mandépéchetoma ». On croit que ça n'a aucun sens non plus, mais c'est un langage secret. Pour comprendre, il faut répéter le mot très vite et plusieurs fois de suite. La deuxième fois déjà on entend tout autre chose, et c'est cette autre chose qui prend toute la place jusqu'à ce qu'on s'essouffle. Ça marche avec n'importe quel mot. Chantemé.

Elle se penche sur moi, elle tâte mes fesses, elle tâte mon ventre, ma chemise, mon drap, elle dit, c'est tout sec, ça. Alors elle sourit avec ses dents du bonheur, ses dents écartées, et elle me détache. D'abord les pieds, ensuite les mains et même si je suis tout à fait capable d'enjamber toute seule la barrière de mon lit, elle me prend dans ses bras pour me descendre. Oooh, qu'il est lourd le gros bébé, tu as bien dormi ? Elle m'embrasse en faisant claquer le baiser sur ma joue. Ah, là tu es bonne à embrasser, pas toute pissée dégueulasse, hein ? Là tu sens bon, ça fait plaisir au moins, non ? C'est pas mieux comme ça ? Dis-moi, c'est pas mieux que de me faire crier comme une folle ?

— Si.
— Si qui ? Si quoi ?
— Si maman, c'est mieux.
— Bien sûr que c'est mieux. Allez, serre ta maman fort comme tu l'aimes.
Je mets mes bras autour de sa taille.
— C'est tout ? Ah, bon, là c'est fort. Oui ma chérie, oui. Oh qu'elle l'aime fort sa maman, oui. Attention tu me fais mal. Bon, c'est assez, tu me fais mal. Arrête. Arrête. C'est assez je te dis, arrête. Tu arrêtes ? Mais arrête putain de merde, comment faut-il te

parler pour que tu comprennes ?

J'arrête.
— Décidément, on ne peut pas être gentille avec toi. Allez, va, va vite.

Je cours aux cabinets où je pisse longtemps parce que la pisse c'est comme la peine, plus on la retient plus il y en a. Ensuite je me déchire un morceau de papier. S'il y a une image dessus je la regarde, sinon je la froisse et tout de suite, je le jette dans la poubelle et, au lieu de m'essuyer, je me secoue. Après je grimpe sur le bol pour tirer la ficelle de la chasse. Des fois il reste une petite goutte, toute chaude, qui coule le long de ma jambe, tandis que je rejoins ma mère à la cuisine, mais ça ne fait rien parce que je ne porte plus de culotte que je risquerais de salir, et que ce n'est qu'au réveil qu'elle me vérifie de sa main froide.

— Tu t'es bien essuyée, ma poupée ?

— Je réponds, Oui maman. Elle est contente, elle dit, C'est bien, tu es une grande fille. Mais en vérité, je suis une belle menteuse.

Je m'assieds à table où elle me sert deux tranches de pain trempées dans l'huile et saupoudrées de sel. C'est bon. Ça dégoûline sur mon menton.

Pendant que je mange, je regarde ma mère. Assise près de l'évier, le moulin à café serré entre ses cuisses, elle moule le café et tourne, tourne la manivelle, très vite, comme un ma-

nège qui sentirait bon mais qui grinçerait.

Pour qu'elles tiennent remontées, elle a accroché les manches de sa robe de chambre aux épaules avec deux épingles à linge. Ça lui fait comme deux petites ailes de bois. Mais d'habitude les ailes c'est en plume et c'est pour ça qu'elle ne s'en vole jamais. Ou bien alors ce sont des ailes d'ange qu'on ne peut pas savoir en quoi c'est fait.

Du doigt, j'étales les gouttes d'huile qui tombent sur la toile cirée. Je trace un cœur de trêve autour d'un carreau blanc. Autour d'un carreau rouge je trace un cœur de sang.

Un chiffon atterrit sur la table.

— Tu as fini de têter ce pain et de

me faire toutes ces saloperies ?

J'avale ; je me grouille pour effacer les coeurs, bien comme il faut, qu'il n'en reste rien, qu'ils passent tous dans le chiffon comme un truc de prestidigitateur et zou, ni vu ni connu je t'embrouille.

Sauf qu'il n'y a même pas une chance sur mille milliards qu'en secouant le chiffon on fasse apparaître une colombe ou un petit lapin. Un cafard, peut-être, quand je pose le chiffon sur l'évier.

Ensuite ma mère me frotte la figure et les mains avec un gant de toilette. Elle dit, allez, ouste, débarresse-moi le plancher. Mais ne va

Voir page D-6 : Chantemé

“LE VRAI ROMAN D'OCTOBRE”
JEAN ROYER, *Le Devoir*

PIERRE TURGEON
Un dernier blues pour Octobre
ROMAN

EN VENTE DÈS MAINTENANT

Libre Expression

DANS LES
TYPO
LES MEILLEURS BOUQUINS

Jacques Ferron
Les confitures de coings
TYPO

Jacques Ferron
LES CONFITURES DE COINGS
récits, 208 p. - 7,95\$
«... un des plus beaux livres qui s'est écrit chez nous»
Victor-Léry Beaulieu,
Québec-Press

TYPO
POCHE
L'HEXAGONE

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Aujourd'hui 6 octobre de 14h à 16h
ROBERT BAILLIE
La nuit de la Saint-Basile
• l'Hexagone

Vendredi 12 octobre de 17h à 19h
ANTONINE MAILLET
L'OURSIADE
LEMEAC

Vendredi 19 octobre de 18h à 20h
MONIQUE DE GRAMONT
le maître de jeu
PIERRE TISSEYRE

Samedi 20 octobre de 14h à 16h
ANNE-MARIE ALONZO
L'Immobilier
• l'Hexagone

Jeudi 25 octobre de 18h à 20h
**GASTON LAURION
MARCELLE FERRON**
Le crocodile amoureux
HUMANITAS

Vendredi 26 octobre de 18h à 20h
EMMANUEL AQUIN
Incarnations
Boréal

de 9h à 23h30
362 jours par année

1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

LOGIQUES LA VIE MODERNE

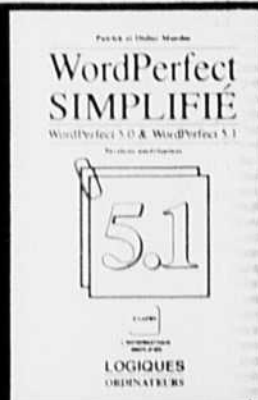
168 p.
reliure
spirale
14,95\$



MS-DOS 3.3 ET 4.01 SIMPLIFIÉ
par Sylvie Roy

«Le guide de l'essentiel!»
— Yves Leclerc, *La Presse*
Le best-seller de l'informatique. Bientôt 40 000 exemplaires!

128 p.
reliure
spirale
18,95\$



WORDPERFECT 5.1 SIMPLIFIÉ
par Patrick et Didier Mondes

Le guide d'apprentissage qui deviendra votre guide de dépannage. Pour comprendre WordPerfect 5.0 et 5.1.

300 p.
grand format
disquette
incluse
38,95\$



APPRENDRE LA COMPTABILITÉ AVEC BEDFORD Tome 2
par Huguette Brodeur

Pour ceux qui connaissent la comptabilité sur ordinateur et qui veulent en savoir plus: budgets, projets, commissions, inventaires, etc.

121 p.
reliure
spirale
18,95\$



LOTUS 1-2-3 SIMPLE & RAPIDE
par Marie-Claude LeBlanc

Qui a peur de Lotus 1-2-3? Une méthode pédagogique qui vous permet de maîtriser rapidement Lotus 1-2-3.

En vente partout et chez LOGIDISQUE Inc.
1225, de Condo, Montréal QC H3K 2E4
(514) 933-2225 FAX: (514) 933-2182

Femmes de parole

Un ouvrage essentiel qui fait la lumière sur le rôle méconnu joué par les membres des Cercles de fermières dans la société québécoise. En reconstituant le cheminement d'une des plus importantes associations féminines du Québec, Yolande Cohen propose des pages étonnantes sur l'histoire des femmes et sur la vie politique québécoise.

le jour,
éditeur



Yolande Cohen



19,95 \$

L le plaisir des
Livres

Hip, hip, hip, yuppie !

L'ÉCRAN DU BONHEUR
Jacques Godbout,
Boréal,
« Papiers collés »,
199 pages.

Robert Saletti

S'IL N'Y A GUÈRE de réponses précises, l'intellectuel doit au moins fournir les questions. Dans le meilleur des cas, il questionne ces questions, de manière à empêcher la société de trop tourner en rond. L'intellectuel doit être avant tout un intelligent avocat du diable. Au Québec, où le divorce des élites et de la population s'est appuyé sur une tradition bien ancrée de démagogie anti-intellectuelle (souvent entretenue par les élites elles-mêmes, pensons à Trudeau), on a beaucoup parlé de désenchantement post-référendaire. La pensée serait devenue un pensum.

Or, Jacques Godbout persiste à réfléchir et continue de signer une oeuvre qui interroge notre identité nationale en même temps que nos comportements sociaux et nos activités de consommateur. De plus en plus, en fait, pour l'auteur de *Salut Galarneau !*, la question du Québec se pose en termes universalistes, alors que *Le Murmure marchand* (titre d'un essai précédent de Godbout) étend son empire et conditionne inévitablement nos réflexes nationalistes.

L'écran du bonheur poursuit une réflexion dont la persistance et la cohérence sont peut-être les traits décisifs. Les rôles de poète (peu connu), de romancier, d'essayiste, de cinéaste et d'éditorialiste que Godbout joue tour à tour, et très souvent concurremment, masquent simplement une même volonté : celle de traquer, avec des outils différents, les travers de notre société (québécoise, nord-américaine, occidentale).

Je le dis d'emblée, toutefois : en tant qu'assemblage de conférences, d'articles et d'éditoriaux prononcés ou écrits au cours des cinq dernières années, *L'écran du bonheur* souffre d'une facture qui rappelle ce que Godbout se plait justement à dénoncer : « une culture du factice et du transitoire ». En ce sens, sa lecture, pour agréable et stimulante qu'elle puisse être sur certains plans, la plume alerte et vive de l'auteur ne manquant jamais une occasion de se moquer des cocasseries du consumérisme ambiant, m'a laissé sur mon appétit.

Les idées sont certes généreuses et humanistes, qui dénoncent un phénomène sans cautionner son envers, la censure par exemple par rapport à la pornographie, ou une certaine utilisation de la drogue plutôt que la drogue en général, ou le manque d'instruments



Jacques Godbout

culturels, ou l'incurie d'un gouvernement. Mais, la démonstration se réduit trop souvent, me semble-t-il, à une sorte de caricature. *L'écran du bonheur* est une suite de flashes éditoriaux, d'instantanés, qui soulèvent des questions, bien sûr, mais sans vraiment toucher à leurs présupposés.

Si l'on admet sans peine que la nature même de ces textes les assujettit à des contingences propres à l'actualité, à une rhétorique quelquefois sommaire, il n'en demeure pas moins que certaines affirmations courtisent dangereusement le cliché. Sans être insensible à l'ironie et au ton polémique de Godbout quand il explique, par exemple, la Révolution tranquille par la mise en marché de la pilule, ou la sensibilité québécoise par un mélange télévisuel de spectacles américains (à la *The Price is Right*) et d'érotisme français (à la *Sexy Folies*), j'adhère beaucoup moins facilement aux généralisations qui servent de raccourcis à la démonstration et laissent peu de place à l'équivoque.

Peut-on être complètement d'accord avec des énoncés comme : « Nous sommes passés d'une civilisation de l'oeil à celle de l'oreille et le téléviseur n'est qu'un haut-parleur » ; « Le vidéoclip est un langage primaire, au niveau des sons et des paroles » ; « La vidéo a remplacé le film » ; ou « Nous nageons dans la confusion intellectuelle la plus totale » ? Il est vrai que la cote du scepticisme n'a jamais égalé celle de l'assurance à la bourse des idées.

À la limite, on peut se demander si le procédé qui consiste à constamment créer des oppositions de type binaire — par exemple États-

Unis / France pour expliquer l'*homo quebecensis*, Hollywood / New York pour distinguer le spectacle et l'information, presse électronique / presse écrite pour circonscrire l'éphémère et l'historique — n'est pas lui-même un effet (réfracté) de l'idéologie technocratique dans laquelle nous baignons. Il est curieux de noter que ces oppositions délimitent souvent, par ailleurs, une perspective involutive. Notre société « involuée » ; c'est ce qu'on me permettra d'appeler, dans les circonstances, le syndrome du « chasseur de yuppie ».

On sait que, depuis quelques années et tout récemment encore, les jeunes essayistes ont pris l'habitude de pourfendre la génération des babyboomers dont le yuppie représenterait la quintessence. Aujourd'hui âgés de 25 à 40 ans, « enfants qui n'ont pas eux-mêmes d'enfants, sauf pour les consommateurs », riches d'un *MOI* qui souffre d'éléphantiasis, ces yuppies seraient partout, monopoliseraient la richesse collective et, ayant troqué le pot pour la coke et la commune pour le loft, auraient trahi tous leurs idéaux.

Étaient-ils assez romantiques (ou naïfs, ou cyniques) ces jeunes soixante-huitards qui, comme dans cette scène du film *Le Bal* d'Ettore Scola, fumaient solidairement leur joint en écoutant *Michelle* ? Voilà qui explique, en définitive, le délabrement général qui nous entoure.

Mais au fond, on comprend bien pourquoi les chasseurs de yuppies se multiplient. C'est que, comme pour tout mythe qui se respecte, la valeur du gibier est d'autant plus grande que le gibier est rare. Je me souviens d'ailleurs d'un sondage CROP réalisé en 1987 qui démontrait que les yuppies ne constituaient que 0,5 % de la population canadienne et 1 % de la population québécoise. Et le chroniqueur de publicité-marketing du journal *La Presse* de conclure que, tout compte fait, les yuppies étaient, du point de vue sociologique, davantage un mythe qu'une réalité, un mythe que les publicitaires et les commerçants ont tout intérêt à maintenir, question de perpétuer un modèle précis de consommation.

La chasse au yuppie est comode en cela au moins qu'elle permet de faire maison nette et de préparer le terrain pour les nouveaux prophètes. Dans un de ses textes, Godbout s'en prend à la vogue actuelle de l'humour qui se coue, pour ainsi dire, le Québec, et s'avance à dire que son fondement folklorique l'empêchera de durer. Je n'en suis pas si sûr. Et si Ding et Dong et Rock et belles oreilles étaient au moins aussi drôles que Cré Basile et les Cyniques ?

Les soldats ne sont plus des héros

IL N'Y A PLUS DE HÉROS
Richard A. Gabriel,
traduit par Jérôme Bodin,
Éditions Albin Michel,
Paris, 1990, 220 pages.

Jocelyn Coulon

LORSQUE vous voyez, quotidiennement, des photos et des images de soldats souriants, détendus, déterminés et qui semblent prêts à se lancer contre les forces de Saddam Hussein dans le Golfe persique ou contre des barricades dressées par des autochtones révoltés au Canada, ne tombez pas dans le piège trop facile de croire que la guerre peut être exaltante et que ses acteurs en sortent couverts de gloire et d'héroïsme. Non. Quelle que soit son intensité, la guerre moderne est une activité destructrice à tout égard et les premiers intéressés, les soldats, n'en sont plus les héros, s'ils le furent jamais.

Richard A. Gabriel, spécialiste américain des questions de défense, examine dans ce livre sur la folie et la psychiatrie dans la guerre moderne, un aspect bien particulier du problème : les effets directs de la guerre sur l'équilibre mental des soldats. Le bilan n'est guère glorieux. Ce bouquin, publié en anglais en 1987, est d'une brûlante actualité. L'auteur souligne que les conflits modernes, comme celui qui pourrait éclater dans le Golfe, seront des centaines de fois plus destructeurs et plus meurtriers que la Seconde Guerre mondiale et que les premières victimes en seront les soldats et cela en plus grand nombre que pendant n'importe quelles guerres de l'histoire.

Grâce à de nombreux exemples historiques et à sa connaissance de la psychiatrie en milieu militaire, Gabriel décrit comment les soldats, malgré une sélection et un entraînement de plus en plus sophistiqués, s'effondrent psychologiquement lorsqu'ils sont en situation de combat et même avant un combat et que cela n'a rien à voir avec la lâcheté.

« L'histoire démontre qu'en dépit du meilleur entraînement, d'une bonne cohésion des unités, de la va-



leur et de la compétence technique de leurs chefs, les soldats engagés dans la bataille succombent aux divers traumatismes et tensions décollant d'un environnement effroyablement destructeur », écrit-il.

Ainsi, des soldats s'automutilent, deviennent sourds ou muets sans pour autant avoir des lésions physiologiques, cherchent des excuses pour être exemptés ou retirés du champ de bataille, développent des maladies somatiques, etc. À cause de ces effondrements psychiques, les armées modernes sont de plus en plus vulnérables.

En 1867, lors d'affrontements avec les Indiens, plus du quart de l'armée américaine stationnée sur la frontière ouest déserta malgré les punitions très sévères. Durant la Seconde Guerre mondiale, 37,5 % des soldats américains impliqués dans des combats en Europe subirent des déficiences neuropsychiatriques. Au cours de la guerre israélo-arabe de 1973, les tiers des pertes totales israéliennes ont eu, avant tout, des causes psychiatriques.

Pour Gabriel, les futurs conflits se-

ront encore plus dévastateurs à cause des armes nouvelles, du combat de nuit et de l'impossibilité de se reposer à l'arrière du champ de bataille comme cela était possible auparavant, car cet arrière n'existe déjà plus, les armes nouvelles pouvant maintenant frapper n'importe où.

« Le matériau humain de la guerre n'a pas changé, il n'est pas près de le faire, écrit-il. Ce qui a changé, c'est la nature, le rythme et le niveau de mortalité dans la guerre. Jadis, les armements étaient adaptés à la capacité humaine à les servir. Aujourd'hui, c'est la capacité humaine qui doit être remodelée pour utiliser les armements ».

Cette terrible transformation pousse maintenant les gouvernements à financer des travaux sur des substances chimiques qui permettront « d'annihiler la peur du combattant en contrôlant artificiellement son cerveau ». Gabriel lance un cri d'alarme pour que l'on trouve d'autres moyens de résoudre les conflits entre nations. Sinon, le soldat chimique fera franchir à l'être humain « une nouvelle et terrifiante limite ; celle-ci dépassée, il aura définitivement changé de nature et perdu son âme ».

Le livre de Gabriel s'adresse avant tout aux Américains qui n'ont jamais connu une « expérience authentique et sanglante de la guerre ». Il souligne que ceux-ci ont trop tendance à voir la guerre comme une compétition technologique et un affrontement peuplé de héros indestructibles. De plus, ils ont une vision naïve du combat et de son coût humain, vision entretenue par des médias puissants. « En effet, pour une grande majorité d'entre eux, les images de la télévision et du cinéma constituent désormais leur seule expérience de la guerre ».

Mais au moment où l'armée canadienne n'a jamais été aussi active, ce livre bouleversant ne manquera pas d'intéresser n'importe quel citoyen surtout ceux qui réclament un peu rapidement l'intervention des militaires pour régler certains problèmes.

◆ Baillie

de la mémoire ; enfin *La Nuit de la Saint-Basile*, écrit sous le signe du feu.

Dans ce roman où le feu éclaire un monde baroque, Monsieur Gilles court à la catastrophe en notant dans son journal des événements qui relient son univers aux cataclysmes du monde. Apparaissent alors autour de lui des personnages qui auraient pu habiter le film de Jean-Claude Lauzon. *Un zoo la nuit* : le Frère Georges et le Dragon, les Chevaliers de McMasterville, mais aussi des fantômes qui hantent sa mémoire : celui de sa femme Monique, disparue dans l'incendie de leur maison, et la présence amnésique mais combien inventive de Lumina, sa grand-mère qui ne le reconnaît pas car elle croit l'avoir vu mourir !

Ces personnages mis en place, alors commence la danse du feu qui, comme le disait Bachelard, « couve dans une âme plus sûrement que sous la cendre ». *La Nuit de la Saint-Basile* n'est pas un roman écologique, mais psychologique et à portée sociale. La catastrophe de Saint-Basile-le-Grand n'est qu'un prétexte pour la « dépollution » de l'univers de Monsieur Gilles, chez qui l'isolement

du deuil provoque une totale remise en question de ses valeurs.

Au centre de ce roman, le feu sous toutes ses formes, de l'oeil à la foudre : feu destructeur ou feu purificateur, feu des métaphores, feu de l'eau-de-vie, feu du rituel et de la fête ou feu idéalisé jusqu'à la lumière. Feu aussi des textes d'Hubert Aquin (*Neige noire*) et de Paul-Marie Lapointe (*Le Vierge incendié*) qui accompagnent la traversée de Monsieur Gilles.

Comme dans la plupart des romans de Baillie, la quête de Monsieur Gilles (ainsi nommé par admiration pour le *Journal* d'André Gide, qui s'était laissé appeler « Monsieur Gilles » par les paysans de sa commune) concerne les parts du féminin et du masculin qu'on porte en soi.

« Dans cette situation de veuvage et dans cet encerclement où il vit avec des êtres comme le couple Frère Georges-le-Dragon, il est confronté à cet univers homosexuel, précise le romancier. Dans d'autres de mes romans, les femmes prennent toute la place. Ici, j'ai voulu aller plus loin dans mon questionnement sur les relations des hommes entre eux. Dans mon précédent roman, j'avais fait mourir mon Savaria, le mort, un peu trop vite. Le personnage revient dans *La Nuit de la Saint-Basile* sous les traits du Dragon : mauvais garçon, grand séducteur, un peu répugnant mais ayant un côté attachant. Et j'ai essayé de voir jusqu'où Monsieur Gilles pouvait aller dans sa relation avec le Dragon ».

Quand Monsieur Gilles choisit de tourner le dos au Dragon, il a refusé de faire brûler un livre, *Le Vierge incendié*. Cette fois, le Dragon n'aura pas gagné. Mais la « naissance » de Monsieur Gilles aura été difficile, comme toutes les « naissances » qui jalonnent les romans de Baillie.

« Mes livres se terminent toujours sur une ouverture, mais les personnages ont franchi une sorte de passage difficile. Il faut mériter pour arriver à la création, pour arriver à se créer soi-même. Monsieur Gilles, c'est quelqu'un qui se dépouille, qui descend socialement de son sommet Trinité pour arriver tout seul dans sa maison, avec toute la promiscuité d'un milieu qui n'est pas le sien et l'homosexualité qui vient le confronter dans ses valeurs. Sa femme morte, il croit pouvoir accéder à une certaine forme de liberté, mais il est empêché par toutes sortes d'obstacles. Sans être un surhomme ni un héros, Monsieur Gilles parviendra à traverser toutes ces étapes et même à sortir de l'ancre du Dragon. Chacun des deux aura conquis sa propre liberté ».

« C'est peut-être un peu ce qui se passe dans l'écriture, ajoute le romancier. Il existe une sorte de passage d'un livre à l'autre, qui n'est jamais facile et toujours problématique. Ce n'est pas tant la grossesse que l'accouchement qui fait mal, qui apparaît à chaque fois comme un geste ultime. Moi qui suis un « Monsieur Gilles » tellement discret et tranquille aux portes, quand j'arrive, dans l'écriture, à la fin d'une partition, je me rends compte que je suis aux prises avec des éléments incroyables, qui m'ont porté jusque-là. Je suis pris avec le poids des mots et je me demande par quelle porte je vais m'en sortir ».

Robert Baillie fait écrire à Monsieur Gilles dans son journal : « (Le feu), j'en ferais ma poésie, si j'étais un poète ». Ce roman de Baillie est particulièrement habité par la poésie



Robert Baillie

— celle de Lapointe et d'Aquin mais aussi celle d'un personnage, Monsieur Gilles, qui cherche son noyau d'être.

« Cela doit faire partie des grandes nécessités, me confie Baillie. Pour moi, le passage de la poésie au roman s'est fait de façon un peu magique et mystérieuse. J'ai évoqué des poètes dans mes précédents romans. C'est sûr que la flamme inhabitable de la poésie est dans *La Nuit*... C'est peut-être vers la poésie que Monsieur Gilles se dirige. La poésie est l'essentiel de toute écriture. Un roman qui ne touche ni de près ni de loin à cette flamme de la poésie ne m'intéresse pas ».

« Quand je cite les poètes, c'est aussi pour montrer au monde que même le travail d'un romancier accessible et populaire repose sur toute une tradition littéraire. J'ai lu ma littérature nationale et je sais qu'il y a avant moi des gens, d'Octave Crémazie et Laure Conan jusqu'à aujourd'hui, sur lesquels je me repose et grâce à qui je peux arriver à écrire ce que j'écris ».

« Le grand drame de Crémazie et des autres pionniers, c'est qu'ils ne pouvaient se fonder sur rien. Nous, nous n'avons plus besoin de fonder cette littérature, mais nous sommes là pour l'assumer et la brandir et dire : lisez-la, lisez-nous. Moi, je suis content des réussites populaires de notre littérature depuis les années 1980. Par ailleurs, j'ai toujours été frappé par un écrivain comme Michel Tournier, dont l'écriture romanesque va rejoindre un vaste public en même temps qu'elle sera étudiée dans les universités et les collèges parce qu'elle touche aux mythes ».

« Pour ma part, j'inscris dans mes romans des mythes et des symboles que j'ai pris chez les poètes et dont je leur suis redevable. Le mythe et le symbole, c'est ce qui fait toute la force d'une littérature. La présence de la poésie dans le roman, c'est la présence du mythe qui nourrit la prose, qui fait que tout en étant accessible à un large public le romancier rejoint l'universel ».

LES MALADIES MENTALES COMPRENDRE C'EST FONDAMENTAL

LE PLAISIR des Livres

Le rendez-vous des amoureux du livre

TOUS LES SAMEDIS DANS LE DEVOIR

Pour de plus amples informations sur les tarifs publicitaires et pour les réservations, contactez Jacqueline Avril au: (514) 842-9645

HUMANITAS nouvelle optique

SYLVAIN RIVIÈRE

Sylvain RIVIÈRE

L'ŒUF À DEUX JAUNES

Théâtre

Préface de Calixte Duguay

Délire verbal, sagesse, rêves fous, âmes décalvâtrées, tendresse et énervement - les quatre personnages de *L'œuf à deux jaunes* attisent le feu qui couve à longueur d'année sous les cendres des facilités quotidiennes.

86 pages 12,95 \$

Commandes téléphoniques acceptées 737-1332 Distribution Québec Livres

Le carnaval des animaux selon Bayon



LES ANIMALS
Bayon,
Grasset,
1990, 353 pages.

FAUT-IL être né à Séguéla, en Côte d'Ivoire (dont n'est sans doute pas issu Séguéla, Jacques, roi de la pub et de la « Force tranquille ») pour être un zoophile si convaincu ? Et pour pratiquer, à l'égard des bêtes, une curiosité doublée d'une telle cruauté ? Ce bestiaire est, dans sa précision anatomique, son étonnante exactitude de vocabulaire, la plus fascinante description d'animaux, et même d'animalcules, qu'il m'ait été donné de lire de longtemp.

Il ne faut pas s'attendre, néanmoins, à quelque mouture d'un culte franciscain de nos frères inférieurs. Ni même, en dépit de quelques fables rassurantes et poétiques, à l'anthropomorphisme d'un Jean de La Fontaine. Avec Bayon, « il n'y a pas de pitié qui tienne, les bêtes ont toujours le dernier mot ». Il faut donc s'en défendre. Rêvant un jour qu'il était victime des « animaux », l'enfant que fut, et que demeure pour notre plus grande joie de lectrice, l'auteur de cet assez effrayant manuel de zoologie, se représentait dans cette lubie fébrile. « C'était là un des plus sûrs ingréd-

ients du plaisir de nuire qu'offrait la démolition d'animaux — une vengeance individuelle et juste des intéressés.

La vie de l'enfant Bayon se vivait donc dans deux mondes différents. « Il m'apparut que chez nous, en France, en Europe, explique-t-il, les animaux étaient dehors (boeufs, chevaux, dindons) et que chez moi, en Afrique Occidentale Française, les bêtes étaient dedans : amibes, oeufs d'insectes, parasites équatoriaux, piqures, morsures, contaminations insidieuses et fièvres de brousse. Je n'en conçus aucun sentiment », conclut-il laconiquement.

On ne sait vraiment pas ce qu'est un enlacement de méduse si l'on n'a pas lu la description, à faire frémir, qu'en fait Bayon. Une expérience indubitablement vécue, avec sa suite de misères physiques, pendant des mois. De même, sans crainte de nous écoeurer, mais avec les mots les plus justes, cet expert zoologue torturera, en Afrique comme dans le bourg des Pyrénées où il vit en vacances, toutes sortes de bestioles, sans éliminer les animaux domestiques. Les chats, les chatons, les chiens, les lapins, les canards y connaissent les pires outrages. (Madame Bardot est priée de s'abstenir : la lecture de *Les Animaux* contient tout ce qu'il faut pour la révolter).

Les morceaux de bravoure sont nombreux dans ce roman « naturel » — comme on parle des *Histoires naturelles*, de Jules Renard. Il y a « le formidable événement » de



Bayon

la baleine échouée sur la plage. C'est presque insoutenable, mais extraordinaire de réalisme. Les noirs « rameutés des quatre coins du pays » se ruèrent sur le cétacé, « montés nus sur la fantastique charogne, à se disputer hache à la main, au milieu d'un tourbillon de mouches et oiseaux caquetants et puanteur inouïe, qui étourdissait dans un rayon de deux kilomètres, à s'arracher les meilleurs morceaux de cette montagne de gangrène ». Il y en a pour trois pages, de cette encre... fétide !

Bayon, qui eut une enfance catholique, baptisé, confirmé, deux fois communiant, se confesse de temps à autre. « J'avais, écrit-il, page 126, une conscience on ne peut plus aigüe, donc, du mal, littéralement que je faisais aux bêtes. Mais « mentir ; tricher ; songer indolument à des violés (de filles)... tout cela me semblait à la

limite indigne d'aveu, en regard du grouillement de mauvaises pensées, gravement, incurablement, sournoisement crapuleuses, qu'excitait en moi l'idée de mes forfaits animistes. Tout m'était rien, les bêtes étaient tout ».

Il arrive que des souvenirs très simples, communs aux enfants de France et de Séguéla comme aux enfants du Québec, feroient rêver les lecteurs d'ici : l'épisode du papier tue-mouche avec « les cartouches rouges ou vertes », ce papier collant « où venaient se sacrifier en rangs serrés zonzonnants, armada infecte mais propitiatoire de guêres nocturnes, à longueur d'éte, les mouches. Comme autant de têtes jivaras minuscules accrochées à leurs scapels de pattes ». La mise à mort du cochon est aussi vivante — si l'on peut dire ! — que dans le film de Pierre Perreault, tourné à l'île aux Coudres.

Moins réussi, il me semble, l'avant-dernier chapitre intitulé « Rut ». Bayon m'y paraît sacrifier aux déviances sexuelles — toujours, bien entendu, entre humains et animaux, qui n'ajoutent vraiment rien à son roman, sinon le faire accéder (?) à aux critères de la littérature actuelle, ou plus exactement aux modes qui régissent l'institution littéraire parisienne. Dommage ! Car la qualité de la langue, l'extrême agilité de ce romancier qui réussit à « s'autobiographier » tout en se montrant, à maintes reprises, un émule 20e siècle de l'entomologiste Henri Fabre, lui mériteraient une place au palmarès de novembre.

Alain Bosquet en terrain libre

LA MEMOIRE OU L'OUBLI
Alain Bosquet,
Grasset & Fasquelle,
1990.

Jean Royer

ALAIN BOSQUET vit au centre de la république des lettres françaises depuis 30 ou 40 ans. Poète, romancier, essayiste, mais aussi critique publiant à gauche et à droite, cet acteur jouit du privilège d'être en même temps le témoin de la vie littéraire contemporaine.

La Mémoire ou l'Oubli est un livre qui réunit toutes ces facettes de l'homme de lettres. Présenté comme galerie de souvenirs et de portraits d'écrivains, l'ouvrage est aussi composé d'autopourtraits à l'acide de notre auteur.

J'ai toujours connu Alain Bosquet comme une sorte d'aristocrate des lettres, se tenant en marge des opinions courantes, ne se fiant qu'à son regard et à sa lecture des oeuvres, à ses amitiés aussi, avec cette « désinvolture (qui) est, dit-il, la politesse des désespérés ».

On retrouve ici un Bosquet cynique à souhait, refusant de se faire juge au milieu d'une galerie d'écrivains où il ne manque pourtant pas de se placer au premier plan. Mais quel écrivain français contemporain est allé aussi loin que Bosquet dans le regard de soi, sans complaisance ni pitié, jusque dans le détail quotidien ?

Dans le *Journal* de Mathieu Galey, l'amertume était évidente. Chez Bosquet, le témoin reste attentif sans diminuer les acteurs choisis. Ainsi Bosquet, qui a le plus fait pour faire connaître Saint-John-Perse en France, nous trace un portrait qui fait la part de la figure légendaire et de la personne réelle du poète.

Loin de ramener tout à son profit, Bosquet se met en jeu de façon absolument souveraine, dans ce livre. D'autre part, le pessimisme de la vérité concerne ici, non seulement la condition d'écrivain mais encore la condition humaine.

Certes, l'auteur ne manque pas de chercher à déplaire aux uns — ce qui fera le plaisir des autres. Mais quelle joie pour le lecteur de se retrouver avec Alain Bosquet en terrain libre,



Alain Bosquet

emporté par le style éblouissant de l'écrivain.

Le livre propose quelques pages d'un « Registre » compilé au fil des rencontres et des lettres d'écrivains reçues depuis 35 ans (plus de 4000, dit l'auteur). À cela s'ajoutent, à toutes les 20 pages du livre, des portraits sans date d'écrivains qui ont marqué Bosquet d'une façon ou d'une autre, dans l'amitié, l'amusement ou l'admiration : Aragon, Saint-John-Perse, Breton, Michaux, Paulhan, Thomas Mann et quelques autres.

L'ensemble est un délicieux cocktail sur glace, au goût acide et qui nourrit un sourire cynique. Lisez par exemple cet autopourtrait du candidat à l'Académie qui fut débouté dans ses prétentions : « Une crise de confiance en moi-même m'a poussé, au printemps dernier, à me présenter en extrême à l'Académie. Je suis à cet égard un vrai métèque : les honneurs, sans que je les cherche, ne me déshonorent pas... Ce jeu-là est-il si différent de la roulette, du poker ou du turf ? J'étais en manque de salamales et de piroquettes : entre illas et fraises, pourquoi ne pas en faire son ordinaire, sans tomber dans le piège que je me tendais à moi-même ? »

levants. Et surtout, il ne faut pas oublier, les Italiens en avaient fort besoin après autant de siècles de disette. Dans les livres de Moravia, ils ont donc bien trouvé ce qu'ils cherchaient, et même davantage.

Mais, c'est justement là le malentendu : Moravia était peut-être détraqué, mais il était honnête : honnête comme écrivain, bien entendu. Dans sa vie, un chaos — telle qu'il l'a définie lui-même — il n'a discerné qu'une ligne droite : celle de son oeuvre littéraire. C'est là qu'il faut chercher sa logique, sa droiture, voire sa moralité, oui, sa moralité profonde. Puisqu'il essayait, justement, de dépasser le gouffre en le représentant, ni plus ni moins comme l'ont fait les

auteurs d'oeuvres infernales, de la *Divine comédie* au *Faust*. On l'a donc lu en lui attribuant des buts de marchandise littéraire, dont il n'était pas capable ou coupable, puisqu'il était hanté par un tout autre souci. Je le placerais par contre à côté de Pavese pour ce qui en ait de l'honnêteté littéraire, et si le premier s'est suicidé et l'autre a attendu patiemment la mort, c'est que Moravia, jusqu'à la dernière minute, a oublié la mort, en ne pensant qu'à la mère, la seule image qui ait vraiment rempli son esprit et son écriture.

NDLR — Sergio Gilardino est professeur de littérature italienne à la Faculté d'études italiennes de l'Université McGill.

◆ Parizeau

aventures politico-financières qui ne manquent pas quand on exproprie des industriels. Mais, ne l'oublions pas, la nationalisation de l'électricité et la construction des grands barrages ont une valeur de symbole dans le monde d'Alice Parizeau. C'est le « je sais faire québécois ».

Il ne faut pas chercher dans les livres d'Alice Parizeau un style relevé et des expériences de langue. Romancière de l'action et qui aime la fresque enlevée, elle est alerte dans le style direct. Elle n'a jamais aimé les expériences de langage populiste. Pour elle, le français qui était, somme toute, sa deuxième langue, était sacré.

Il reste son message car cette romancière, qui a atteint un grand public, avait quelque chose à dire. Elle a défendu avec tout son charme et ses crocs les opprimés, les démunis, les floués. Personnellement, elle a su fondre dans l'harmonie toutes les afflictions que l'histoire lui avait infligées dans son enfance pour devenir ce qu'elle souhaitait être : une écrivaine enracinée dans une histoire.

Elle s'était occupée de l'enfance délinquante. Sur ce sujet, nous nous étions heurtés car mes positions sur la drogue étaient différentes des siennes. Je trouvais qu'elle voyait les choses ou de trop bas ou de trop haut. Elle trouvait que j'étais fou. Elle était aussi journaliste car elle tenait à rendre hommage à ses collègues québécois à qui, généreusement, elle souhaitait ses tirages. Plus tard, après le succès international de ses livres, elle s'intéressa aux écrivains de son pays natal quand, libérés du joug soviétique, ils purent de nouveau écrire en paix (et le ventre creux). Nos amicaux, mais trop rares lecteurs savent qu'Alice Parizeau a signé de nombreuses chroniques dans ces pages, sur ce sujet.

La romancière Andrée Maillet, qui était une de ses grandes amies des derniers temps, m'a rapporté, dans des larmes, quelques-unes des dernières réflexions d'Alice Parizeau. Je vais mourir étouffée, lui disait-elle, et je regrette de ne pas avoir été la grande écrivaine que je voulais être.

Le public lui a donné tord car ses romans ont eu de nombreux lecteurs enthousiastes et émus. Elle en aura beaucoup d'autres. La critique lui donne tord aussi car un tempérament



Alice Parizeau, photographiée il y a plusieurs années.

ment d'écrivain comme le sien fait marque dans la littérature. Et puis, quand un écrivain meurt, ses livres se libèrent et respirent d'une autre façon. On pourra maintenant comprendre et dire sans être indiscret les détours d'une oeuvre si vivante quand on la lit qu'on ne voit plus qu'elle est complexe. C'est une pierre consolation mais c'en est une.

Le dernier texte, encore inédit, qu'a écrit Alice Parizeau est une préface pour *Le Doux Mal* d'Andrée Maillet (à paraître dans Typo). Elle y écrit : « Pour vivre elle a besoin de

créer, pour comprendre elle a besoin de raconter dans une trame romanesque son propre milieu et son propre pays ». Alice Parizeau parle d'Andrée Maillet, oui, mais elle parle d'elle aussi car c'est exactement ce qu'elle a fait.

NDLR — Les romans d'Alice Parizeau cités dans cet article sont publiés aux éditions Pierre Tisseyre et aux éditions Québec/Amérique. Je remercie Alain Horic, directeur des éditions de l'Hexagone, de m'avoir communiqué le texte inédit d'Alice Parizeau.

◆ Moravia

Parmi les qualités les plus remarquables de ses oeuvres, on peut énumérer l'innovation profonde de sa structure romanesque par rapport aux exigences fort contemporaines de ses personnages. Son italien aussi embolte le pas à ses nouveautés, au cours des années 50 et 60, quand on a misé bien gros en Italie sur la création d'un langage littéraire abordable à tous.

L'autre caractéristique de son art est, par contre, celle qui a donné lieu aux malentendus les plus spectaculaires, et c'est précisément la fonction de critique sociale qu'on a cru pouvoir attribuer à ses romans. Hélas, Moravia était un écrivain bien plus instinctif que rationnel, et même si au fil des années on l'a reçu parmi les grands penseurs politiques (il devint aussi sénateur auprès du parlement européen), son écriture romanesque reste néanmoins prédominée par les impulsions de ses entrailles. Il nous le dit lui-même, en appelant un de ces essais les plus révélateurs *Engagement contrecoeur*. Il ne voit jamais pris au sérieux Freud ou Marx, et surtout il ne voit songé à une critique sociale en écrivant son premier roman ou ceux qui l'ont suivi. Il n'admet avoir intellectualisé que ses rapports avec les femmes, choses dont il était fort fâché, puisque cela, de son propre aveu, lui avait fait rater bien des chances.

Il y a enfin « l'intrigue avec sexe », composante rituelle de toutes ses oeuvres. Eh oui, c'est bien pour cela qu'on le lisait, qu'on le représentait, qu'on le discutait. L'Italie n'a pas eu au cours du dernier siècle des romanciers comme les frères Goncourt, ou Zola, ou Flaubert. Même les libertins les plus outrés du 18e siècle, tels que Casanova, ont choisi le français pour s'exprimer. Le sexe en littérature, juste avant l'événement du petit écran, tout-puissant, était nouveau, choquant, ravissant, bou-

LE DEVOIR
Service de Publicité
842-9645

NOUVEAUTÉ

LE PARFUM DE LA DOULEUR

Des millions de femmes sont violées par des hommes depuis des millénaires. Puis quatorze femmes sont exécutées à Polytechnique au bout du fusil et du sexe mâle. En vente chez votre libraire ou

AUX ÉDITIONS DE LA PAIX
125 Lussier, St-Alphonse de Grandby JOE 2A0

DENIS VANIER

LES STARS DU RODÉO

« Les Installations délinquantes de Denis Vanier. »

Daniel Carrière — Le Devoir **POÈMES**

en vente chez votre libraire **ÉCRITS DES FORGES**

DANS LES

II TYPO

LES MEILLEURS BOUQUINS

Paul-Émile Borduas
Refus global
et autres écrits

Paul-Émile Borduas
REFUS GLOBAL
ET AUTRES ÉCRITS
Essais. 320 p. — 8,95 \$

Maitre-livre qui a présidé à la formation du Québec contemporain.

TYPO
POCHE

L'HEXAGONE

Evitez la fumée
Pour mieux respirer

GF-Flammarion

les **œuvres-clés d'hier et d'aujourd'hui**

GF-Flammarion
une démarche éditoriale de qualité

- Plus de 500 titres sélectionnés parmi les grandes oeuvres de la littérature française et étrangère.
- Chaque édition est accompagnée d'un appareil de texte rigoureusement établi par les meilleurs spécialistes (introduction, chronologie, bibliographie).
- Une présentation élégante et raffinée.

le plaisir des
Livres

Le jugement dernier et l'anatomie d'un film

TRUFO ▲ MISTO

« CHARLIE PARKER conclut son éblouissante démonstration de bebop sur un riff virtuose, qu'il acheva à brûle-pourpoint. Après une telle musique, le silence parut d'une profondeur et d'une qualité particulière, qui affectèrent jusqu'aux poissons rouges dans leur univers circulaire : Ils cessèrent de tourner en rond... »

Cette brève mais percutante définition de l'effet produit par les fado-do de Charlie Bird Parker sur d'aimables poissons est la propriété de Russell H. Greenan. Elle est située sur une page au chiffre impair. Il s'agit donc d'une page de droite. La 215e d'un roman où il est justement question de droite et de gauche. De bruits impérialistes et de fureurs révolutionnaires. Pour ce roman, Greenan a choisi un titre fort approprié : *La nuit du jugement dernier*. Il s'achève à la 316e page. Une page de gauche. L'éditeur ? *Sombre crapule*.

Originaire de New York mais vivant à Rome, Greenan ne précise pas à quel solo de Bird il fait allusion. Mais tout consommateur averti de la chose vous dira que puisqu'il est question d'un extrait qui se termine « à brûle-pourpoint », donc en queue de poisson, il s'agit obligatoirement de la pièce intitulée... *Mohawk*. Logique. Pour s'en assurer, il suffit d'écouter ce *Mohawk* enregistré pour *Verve* le 6 juin 1950 à New York en compagnie de Thelonious Monk, Curley Russell, Buddy Rich et... Dizzy Gillespie.

La première fois que Dizzy a entendu Bird, il y a fort longtemps de cela, l'effet fut le suivant : « Quand il a commencé à jouer, mon corps s'est mis à trembler et mes jambes se sont transformées en choucroute... »

Ce souvenir que conte Gillespie est à la page 55 d'un album magnifique — *Dizzy Atmosphere. Conversations avec Dizzy Gillespie* — que lui a consacré *Actes Sud* et *L'Institut national de l'audiovisuel*. Sur la page 54, il y a une photo hypnotisante de Dizzy signée par Guy Le Guerrec.

Depuis des années et des années, ce breton suit comme un indien les musiciens de jazz. Il les suit à la trace pour imprimer des traces en noir et blanc. Le Guerrec ne fait pas dans la couleur. Pourtant, ses photos



Dizzy Gillespie

PHOTO ARCHIVES

de Dizzy, Max Roach, Hal Singer, Miles Davis, Stan Getz et quelques autres membres de la confrérie bebop sont relevées. Le Guerrec a le sens du relief. C'est beaucoup.

En vérité, cet album n'en est pas un. C'est très sérieux. Ce qu'on nous présente comme un livre de 108 pages est en fait la traduction d'un film documentaire réalisé, en l'espace de trois jours, grâce à ses lectures de Shakespeare, Conrad, Zola et d'un certain bouquin de H.G. Wells intitulé *Essai sur l'histoire*, il l'a bazarde en cours de route.

Sur sa gauche, se trouve Freddie Duro, un dur de dur. Un bonhomme qui, en cours de route, est passé du statut de manifestant à celui de nihiliste. Duro, il fait dans l'absolu. Entre la convention démocrate et l'enlèvement de Jeremy Koy, un riche assureur bostonais, il a appris le maniement des armes et des ruses terroristes dans les camps libyens. Il est un desperado de l'internationale anarchiste. Il veut tout faire sauter à l'exception des réverbères qu'il souhaite sauvegarder pour mieux pendre les « exploités ». Pour son en-

treprise, il compte sur le fanatisme de Mae Meyer. Une Calamity Jane des temps modernes.

L'humanisme de Bellamy, même si celui-ci va participer au kidnapping de l'assureur, va se confronter à l'obsession révolutionnaire de Duro. Mais également, voire surtout, à l'élitisme de Richard Pearlmother. Celui-ci est un latiniste prônant rien de moins que le retour à l'esclavagisme. Dans le Boston « underground » Pearlmother organise la décadence comme Caligula en son temps le faisait. Autrement dit, pour ses séances nocturnes qui régèrent le « grattin » bostonais, il emploie tout simplement des humains qu'il a réduits à... l'esclavage.

De la confrontation idéologique et de l'affrontement physique qui en découlera, Bellamy va triompher avec tous les honneurs. Greenan, auteur âgé de 65 ans qui émaille son texte de citations latines et de références à Bob Dylan ou Eric Clapton, a fait de Bellamy un héros très 19e. Son entreprise romanesque est une réussite totale.

Bellamy ou plutôt Greenan est l'idéaliste « Gillespien » du « polar », moderne. Son roman est aussi humain et suave que le solo de Dizzy sur *Now's The Time*.

Voilà beaucoup d'honneur rendu à la modestie et à l'absence totale, heureuse absence, de recours à la formulation artificielle et épataante. C'est devenu rare à une époque où la manufacture des idées produit tant de bombes qui ne sont que pétards mouillés. En sa demeure textuelle, Pierre Bourgault nous dit purement une conviction, son histoire, son évidence et son avenir. Il n'y aura que les « fines bouches » pour ne pas écouter cette voix qui, en fait, exploite, s'adresse, sans jamais rien imposer, au plus grand nombre. Enfin, sur l'épineux sujet dont on aurait tort de se lasser, un livre souverain dans tous les sens du terme et qui pose les vraies questions. Le romancier alors salue le guide, la visite est gratifiante, on ne vous a pas raconté d'histoires, on vous a simplement dit maintenant, ou jamais ! et le point d'exclamation fait, une fois n'est pas coutume, vraiment l'exclamation. Dans mon quartier, le fief de Boulerice, il y a encore des drapeaux en berne. N'attendons pas que l'hiver rude et rieur les fige.

Libre à moi de penser que le soir de la Saint-Jean-Baptiste, Paul Piché et Michel Rivard avaient de l'ardeur, Laurence Jalbert de la contenance, Gilles Vigneault une bouleversante dignité et Diane Dufresne un sens de la révérence un peu trop guindé et calculé. On est militant on ne l'est pas. On nait militant.

Ce carnet est écrit à main nue, un manuscrit comme on dit. C'est que ma main gauche ne répond plus de-

puis des années aux exigences de la « machine à écrire » (qui porte bien son nom). Merci donc à celle ou celui qui se fait un devoir (!) de retranscrire ces *Carnets*. D'où, d'inévitables coquilles. J'aurais pu ne pas le mentionner mais parfois le cocasse l'emporte sur la maniaquerie. Ainsi dans le Carnet 2, je qualifiais Michèle Richard de mini-Pounette (un hommage à la Poutine) et c'est devenu mini-poupette. Un peu plus en aval, en lieu de « ce salon-là ne tiendra pas » il fallait (?) lire « ce colon-là ne tiendra pas ». Le « ce con-là ? » qui suivait prenait alors toute sa signification : con, le mot con, serait-il la contraction du mot colon ? On est toujours plus ou moins le colon de l'autre, « et gare à toi » m'a dit une amie de Chicoutimi (Chicoutimi : jusqu'à l'eau est profonde), « avec tes *Carnets*, n'achale pas, va pas trop loin ».

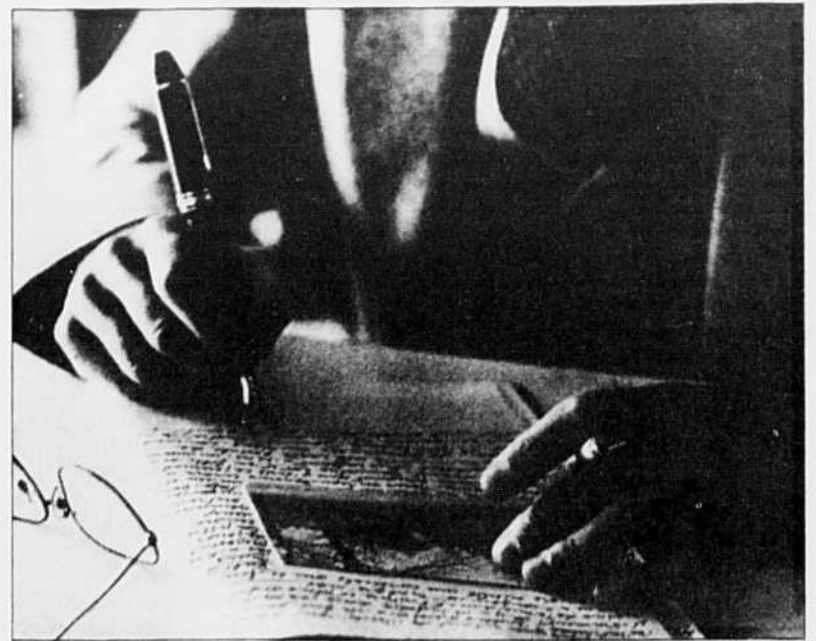
Rubrique Michèle Richard, la réalité est allée plus vite que mes fictions de manchettes de journaux. *Action police*, volume 1, no 30, du 29 septembre au 12 octobre, titre, *Orgie d'homosexuels au mariage de Michèle Richard*. Je n'aurais pas osé y penser. Cela m'a remis en mémoire la déclaration d'une auteure écrivaine en faveur, au printemps dernier, « quand j'écris, je trempe mon stylo dans mes tripes ». Pouah ! et tel homme politique, courageux ou juvénile, se faisant photographe au volant de sa voiture, ceinture de sécurité bien bouclée, après une valeureuse démission, déclarant « je reprends le volant de ma vie ». On est loin de Bourgault. Les mots ont de la dignité. La poutine peut avoir la qualité des grands mets.

Entendu sur Radio-Canada, tôt le matin, une voix joyeuse lancer en tout début d'émission, « hors du parisianisme, point de salut ; et hors du montréalisme, point de salut non plus ». Paris a ses chapelles d'intellectuels, Montréal a ses gangs de rancuniers, alouettes prises au piège. C'est ici et maintenant qu'il faut vivre, maintenant ou jamais ! Comme dit Bourgault.

Quand je passe rue Viger est devant l'Union Française (majuscules ?) je tourne la tête vers le fleuve. J'ai un peu de honte. Non pour la France, aussi belle que le Québec, aussi variée, complexe et féconde, mais pour Paris qui ne « vote pas » les crédits nécessaires à la pure et simple réhabilitation d'un des plus beaux immeubles de Montréal. Un minimum de respect, messieurs les fonctionnaires de la francophonie. L'immeuble de la rue Viger est, en l'état actuel, ressemble à un réfectoire de couvent désaffecté. Ce devrait être un beau lieu de rencontres et non plus, à l'abandon, un symbole de « mésestante cordiale ». L'entente doit régner. Ce lieu restauré aurait de l'emploi, de l'exploit. Qui décide quoi ? Et quand ? Cela urge.

L'automne vire à l'hiver. Le vent mordille déjà comme un chaton, le soleil bascule, faut-il tondre la pelouse du petit jardin avant les grands froids, la main gauche tremble avec sa cigarette, la main droite hésite avec le stylo, il y aura toujours assez d'amis pour l'entendement, l'esquisse est plus belle que l'oeuvre achevée. L'humain aura toujours le mot naissant.

Yves NAVARRE



Carnet 3

Yves NAVARRE

▲ La vie dans l'âme

LA VOIX est claire, le message est simple. Dans *Maintenant ou jamais !*, récemment publié chez Stanké, Pierre Bourgault n'utilise ni la feinte ni l'emphase. Il ne se prend pas pour le Camille Desmoulins du Carré Saint-Louis. Pour parler de l'inspiration « après-Meech » (ce lac qui a servi d'inutile bouteille d'encre pendant trois ans) Bourgault a trouvé le ton juste, celui qui ne fait pas appel à l'apparente éloquence. Qui me fit dissenter un jour sur le thème « il n'y a que les murmures pour être entendus et que le quotidien pour modifier le quotidien » ? De qui était la citation, Mounier, la revue *Esprit*, le milieu des années 50, une réaction contre le superbe marketing sartrien qui, somme toute, ne menait nulle part ? Le texte de Bourgault, renaissance d'un rêve d'éternelle jeunesse, à la violence de sa tranquillité, la ferveur de son constat. Pas d'éclat, pas d'esbroufe. Rien n'y est martelé pour les « oh ! » et les « ah ! » des amateurs de lyrisme politicien. Ce n'est ni un essai ni une harangue, mais une prise de parole de la militance quand elle a l'humilité et la ténacité de s'en tenir à l'état naissant, celui du désir collectif à son degré le plus viv.

Voilà beaucoup d'honneur rendu à la modestie et à l'absence totale, heureuse absence, de recours à la formulation artificielle et épataante. C'est devenu rare à une époque où la manufacture des idées produit tant de bombes qui ne sont que pétards mouillés. En sa demeure textuelle, Pierre Bourgault nous dit purement une conviction, son histoire, son évidence et son avenir. Il n'y aura que les « fines bouches » pour ne pas écouter cette voix qui, en fait, exploite, s'adresse, sans jamais rien imposer, au plus grand nombre. Enfin, sur l'épineux sujet dont on aurait tort de se lasser, un livre souverain dans tous les sens du terme et qui pose les vraies questions. Le romancier alors salue le guide, la visite est gratifiante, on ne vous a pas raconté d'histoires, on vous a simplement dit maintenant, ou jamais ! et le point d'exclamation fait, une fois n'est pas coutume, vraiment l'exclamation. Dans mon quartier, le fief de Boulerice, il y a encore des drapeaux en berne. N'attendons pas que l'hiver rude et rieur les fige.

Libre à moi de penser que le soir de la Saint-Jean-Baptiste, Paul Piché et Michel Rivard avaient de l'ardeur, Laurence Jalbert de la contenance, Gilles Vigneault une bouleversante dignité et Diane Dufresne un sens de la révérence un peu trop guindé et calculé. On est militant on ne l'est pas. On nait militant.

Ce carnet est écrit à main nue, un manuscrit comme on dit. C'est que ma main gauche ne répond plus de-

puis des années aux exigences de la « machine à écrire » (qui porte bien son nom). Merci donc à celle ou celui qui se fait un devoir (!) de retranscrire ces *Carnets*. D'où, d'inévitables coquilles. J'aurais pu ne pas le mentionner mais parfois le cocasse l'emporte sur la maniaquerie. Ainsi dans le Carnet 2, je qualifiais Michèle Richard de mini-Pounette (un hommage à la Poutine) et c'est devenu mini-poupette. Un peu plus en aval, en lieu de « ce salon-là ne tiendra pas » il fallait (?) lire « ce colon-là ne tiendra pas ». Le « ce con-là ? » qui suivait prenait alors toute sa signification : con, le mot con, serait-il la contraction du mot colon ? On est toujours plus ou moins le colon de l'autre, « et gare à toi » m'a dit une amie de Chicoutimi (Chicoutimi : jusqu'à l'eau est profonde), « avec tes *Carnets*, n'achale pas, va pas trop loin ».

Rubrique Michèle Richard, la réalité est allée plus vite que mes fictions de manchettes de journaux. *Action police*, volume 1, no 30, du 29 septembre au 12 octobre, titre, *Orgie d'homosexuels au mariage de Michèle Richard*. Je n'aurais pas osé y penser. Cela m'a remis en mémoire la déclaration d'une auteure écrivaine en faveur, au printemps dernier, « quand j'écris, je trempe mon stylo dans mes tripes ». Pouah ! et tel homme politique, courageux ou juvénile, se faisant photographe au volant de sa voiture, ceinture de sécurité bien bouclée, après une valeureuse démission, déclarant « je reprends le volant de ma vie ». On est loin de Bourgault. Les mots ont de la dignité. La poutine peut avoir la qualité des grands mets.

Entendu sur Radio-Canada, tôt le matin, une voix joyeuse lancer en tout début d'émission, « hors du parisianisme, point de salut ; et hors du montréalisme, point de salut non plus ». Paris a ses chapelles d'intellectuels, Montréal a ses gangs de rancuniers, alouettes prises au piège. C'est ici et maintenant qu'il faut vivre, maintenant ou jamais ! Comme dit Bourgault.

Quand je passe rue Viger est devant l'Union Française (majuscules ?) je tourne la tête vers le fleuve. J'ai un peu de honte. Non pour la France, aussi belle que le Québec, aussi variée, complexe et féconde, mais pour Paris qui ne « vote pas » les crédits nécessaires à la pure et simple réhabilitation d'un des plus beaux immeubles de Montréal. Un minimum de respect, messieurs les fonctionnaires de la francophonie. L'immeuble de la rue Viger est, en l'état actuel, ressemble à un réfectoire de couvent désaffecté. Ce devrait être un beau lieu de rencontres et non plus, à l'abandon, un symbole de « mésestante cordiale ». L'entente doit régner. Ce lieu restauré aurait de l'emploi, de l'exploit. Qui décide quoi ? Et quand ? Cela urge.

L'automne vire à l'hiver. Le vent mordille déjà comme un chaton, le soleil bascule, faut-il tondre la pelouse du petit jardin avant les grands froids, la main gauche tremble avec sa cigarette, la main droite hésite avec le stylo, il y aura toujours assez d'amis pour l'entendement, l'esquisse est plus belle que l'oeuvre achevée. L'humain aura toujours le mot naissant.

Yves NAVARRE

◆ Chantemé

pas trop loin que j'entende les bêtises que tu fais.

Si j'ai pissé, je suis glacée. Ses savates claquent sur ses talons nus. À chaque pas qui la rapproche de moi, mes oreilles bourdonnent un peu plus, ma tête élargit puis rapetisse, élargit, rapetisse, ça donne envie de vomir mais tout ce qui sort de ma gorge ce sont des petits cris de chien.

Elle ne me détache pas. Elle renifle, elle dit, Tu pues. Elle me crache à la figure, elle me frappe en criant, Saleté, salope, pourriture. Je pleure, Chut maman, chut maman. Elle remonte ma chemise sur mon visage,

elle appuie fort de sa main dure, elle dit, Tu la fermes ta sale gueule ou je l'étouffe ?

Je me tais. J'attends qu'elle ait fini. Ce n'est pas fini. Je ne vois pas ce qu'elle fait mais je devine. Je l'entends farfouiller dans la cuisine. J'essaie de coller mes jambes l'une contre l'autre mais je n'y arrive pas ; je tire mais je n'y arrive pas. Soudain elle écarte ma fente et la remplit de piment broyé. Ça brûle comme le sirocco qui hurle dans le ciel rouge.

Plus tard elle me détache. J'ai du mal à m'agenouiller. Je demande Pardon maman, pardon petit Jésus. J'ai du mal à marcher, j'ai du mal à m'asseoir. Elle dit, Bouffe, saleté.

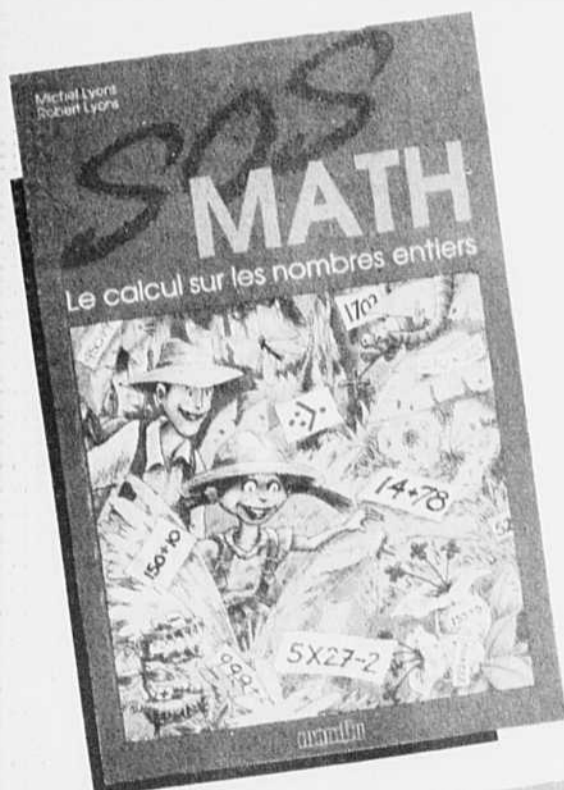
J'ai du mal à avaler. Deux tranches de pain trempées dans la morve et saupoudrées de honte.

Je mange tout, jusqu'à la dernière miette, je ne dis rien, je ne regarde nulle part, je m'en fous. Dehors aussi c'est la guerre. Tout le monde se fait tuer. Ils explosent, pouf, leurs corps tout démantibulés par les grenades. Moi ça prend plus de temps, c'est tout. Après, ils ont la paix. Ils montent au ciel, sans leurs corps touffus, où il n'ont plus jamais mal, plus jamais envie de pisser. Ou bien ils se font couper la tête, couic, et ça revient au même. Ou bien ils se font attraper, ils se font déshabiller, ils se font pendre par les pieds, dans la rue,

tout nus, et c'est la dernière fois qu'ils ont peur. On les voit qui traînent presque sur le trottoir, avec leurs doigts en moins parce qu'on a pris leurs bagues, ou plus de mains du tout parce qu'on a pris leurs montres. À l'envers, ils ont des yeux blancs fixés sur les crachats, et le ventre ouvert, les entrailles qui sortent et les mouches qui entrent. Pour leur fermer la gueule définitivement, on a enfoncé leur zizi et leurs couilles dedans. Tout saignants.

C'est comme ça. On a tous un ennemi. Des fois c'est le même pour tout le monde, c'est le chef du pays. Des fois on en a un bien à soi, c'est le chef de famille.

LORSQUE LES MATHÉMATIQUES SONT UNE JUNGLE...



SOS MATH

Les enfants peuvent réussir, c'est mathématique!

Michel Lyons, Robert Lyons

Un support pédagogique pour les parents

Un manuel composé de conseils pratiques et d'activités pour les enfants de six à douze ans : l'addition et la soustraction ; la relation d'ordre ; les phrases mathématiques ; les grands nombres, etc.

128 pages, imprimées sur papier recyclé 14,95 \$

Mémo Math

L'essentiel des lois et définitions mathématiques en un clin d'oeil

L'outil de référence le plus complet et le plus pratique conçu pour les étudiants

Mémo Math comprend plus de 2 000 formules, lois et définitions mathématiques pour plusieurs domaines, notamment les statistiques ; le calcul différentiel et intégral ; les matrices et les déterminants ; les mathématiques financières ; les probabilités, etc.

Mémo Math permet de préparer un examen, toutes clés en main!

Présenté en format poche rigide et plastifié, reliure spirale 9,95 \$



Demandez-les à votre libraire

1977, boul. Industriel, Laval (Québec) H7S 1P6 — Tél.: (514) 667-9221 - 1-800-361-9264

MONTREAL



MICHAEL DRUMMOND
MICHEL TREMBLAY

Montréal

Photographies de Michael Drummond
Présentation de Michel Tremblay

Deux talents exceptionnels se sont réunis pour ce portrait inédit de Montréal. Tout ce qui fait cette ville vibrante et chaleureuse est là. Sous vos yeux.

148 pages
39,95\$

En vente chez votre libraire

Éditions Hurtubise HMH 7360, boulevard Newman
LaSalle (Québec) Tél.: (514) 364-0323

